
U d'/of OTTAWA
39003002467099

PRO DOMO

(La Maison de Balzac)

AUX MORTS
qui nous font oublier
les vivants !

R.

OUVRAGES DE M. DE ROYAUMONT

La Conquête du Soleil (les applications industrielles de la chaleur solaire), in-12, Flammarion, édit., 1882 .... (épuisé)

Napoléon Faux-Monnayeur, étude historique, édition de l'*Humanité Nouvelle*, in-8°, 1897 .... (épuisé)

Balzac et la Société des Gens de Lettres, in-16, Dorbon aîné, 1913 ....

La Tunisie sous M. Cambon, in-8°, Marseille, 1887 .... (épuisé)

Une Poule, deux Coqs, roman, édition du *Livre à un sou*, Paris, 1913 ....

La Folie Rouge, édition du *Livre à un sou*, Paris, 1914 ....

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Lis sur le fumier, roman social.

DE M. JEAN-PIERRE BARBIER

Juliette Drouet, sa vie, son œuvre, Paris, Bernard Grasset, 1913, in-18 ....

POUR PARAITRE :

L'amitié de deux Poètes, Paris, Champion, 1914, in-16.

La Campagne d'Austerlitz (mémoires inédits de Langeron), Paris, Champion, 1914, in-8°.

Louis de Royaumont

PRO DOMO

(LA MAISON DE BALZAC)

HISTOIRE ET DESCRIPTION

CATALOGUE DU MUSÉE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

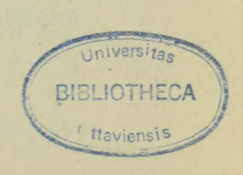
SUIVI DE

COMMENT A ÉTÉ FONDÉE LA MAISON DE BALZAC

PAR

Jean-Pierre BARBIER





PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, ÉDITEURS
7, RUE CORNEILLE, 7

BRUXELLES. — 72, Rue Van Artevelde
BERLIN. — w. 9, Verlag Der Sturm
LONDRES. — 17-18, Green Street. Leicester Square

1914

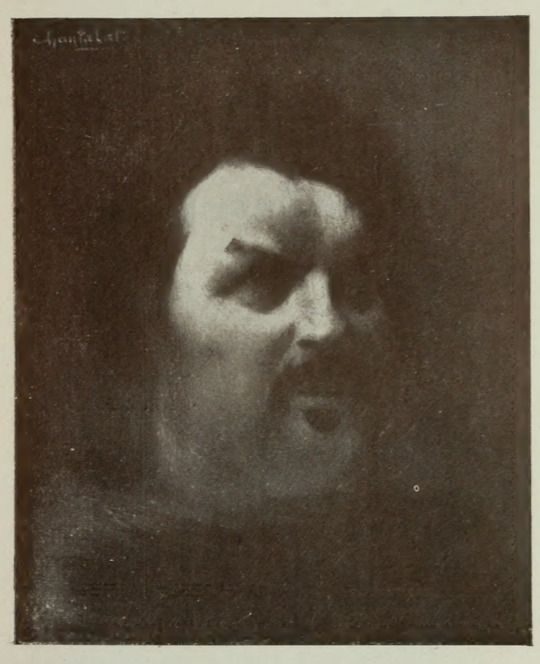
PREMIÈRE PARTIE

—

LES MAISONS DE BALZAC

PAR

LOUIS DE ROYAUMONT



Portrait de Balzac par Ed. Chantalat
(Musée de la Maison de Balzac)

LES MAISONS DE BALZAC

I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

Je suis le Juif errant de la Pensée.

BALZAC.

De l'heure de sa naissance à l'heure de sa mort, comme tout le monde, Balzac a beaucoup erré. Qui donc est stable, aujourd'hui? quel est le foyer, la maison où les enfants succèdent à leur père, à leur aïeul ? Décrire ou même simplement énumérer les demeures successives de Balzac, c'est donc un peu raconter sa vie. Celle-ci n'étant pas l'objet principal de ce livre, je ferai de ces pérégrinations un bref résumé, pour arriver à la longue station qu'il a faite, à Passy et dont nous conservons le vivant témoignage.

Issu de souche languedocienne croisée à une famille briarde, né à Tours d'un mariage contracté précédemment à Paris, initié à Villeparisis à la vie sentimentale, marié en Pologne, Honoré de Balzac a laissé ça et là les traces de

son passage tantôt tumultueux et tantôt réfléchi, et son œuvre garde le reflet des sites qu'il a parcourus. Quelques-uns seulement mériteront de retenir notre attention.

C'est d'abord Tours, et la pension où tout petit il allait le panier à la main, et où il apprit à lire.

Ces premières années ne semblent pas lui avoir laissé de doux souvenirs.

Les premières page du *Lys dans la Vallée* sont l'écho mal déguisé, affaibli et cependant encore poignant, des souffrances de cette âme d'enfant. Ecoutons-le :

« A quel talent, nourri de larmes devrons-nous, un jour, la plus émouvante élégie, la peinture des tourments subis en silence par les âmes, dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique...

« Quelle piété nous dira les douleurs de l'enfant dont les lèvres sucent un sein amer et dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un œil sévère ! La fiction qui représenterait ces pauvres cœurs, opprimés par les êtres placés autour d'eux pour favoriser le développement de leur sensibilité, serait la véritable histoire de ma jeunesse... »

En vain Laure Surville, sa sœur, essaie d'atténuer ces lignes accusatrices lorsqu'elle écrit :

« Ma mère se consacra exclusivement à notre éducation et se crut obligée d'user de *sévérité* envers nous pour *neutraliser* les effets de l'*indulgence* de notre père et de notre aïeule (1).

« Honoré ne fut donc ni transformé en prodige, ni adulé, dans cet âge où l'on ne comprend encore l'amour de ses parents que par des baisers et des sourires (2). »

Balzac qualifiera plus sévèrement cette attitude :

« Mis en nourrice à la campagne, oublié par ma famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptais pour si peu de chose, que j'y subissais la compassion des gens. Je ne connais ni le sentiment, ni l'heureux hasard, à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette déchéance : chez moi, l'enfant ignore et l'homme ne sait rien. » (*Le Lys dans la Vallée*).

On comprend alors cette phrase qu'il écrivait en 1828 à la duchesse d'Abrantès :

---

(1) Laure Surville, p. 15.
(2) Laure Surville, p. 3.

« Rien ne peut vous donner une idée de ma vie jusqu'à vingt-deux ans. Je suis tout étonné de n'avoir plus à combattre *que la fortune*. Vous interrogeriez autour de moi, vous n'obtiendriez *aucune lumière* sur la nature de mes malheurs. » (22 juillet 1828).

Notons encore cet aveu qui lui échappe dans une lettre à l'Etrangère :

« Quelle similitude ! écrit-il à Mme Hanska, l'un et l'autre nous avons été maltraités par nos mères. » (1833-Lettre VIII).



Voici maintenant le collège de Vendôme, aux vastes cours, aux cloîtres solennels mais non point maussades, au centre de la délicieuse vallée du Loir.

Le jeune Balzac y reste sept ans.

« Le souvenir de ce temps lui inspira la première partie du livre de *Louis Lambert*, nous dit sa sœur Laure Surville. Dans cette première partie, Louis Lambert et lui ne font qu'un, c'est Balzac en deux personnes. La vie de collège, les petits événements de ses jours, ce qu'il y souffrit et y pensa, tout est vrai, jusqu'à ce *Traité de*

la Volonté, qu'un de ses professeurs (qu'il nomme) brûla sans le lire, dans sa colère de le trouver au lieu du devoir qu'il demandait. Mon frère regretta toujours cet écrit comme un monument de son intelligence à cet âge.

« Il avait quatorze ans quand M. Mareschal, le directeur du collège, écrivit à notre mère, entre Pâques et les prix, de venir en toute hâte chercher son fils. Il était atteint d'une espèce de coma qui inquiétait d'autant plus ses maîtres qu'ils n'en voyaient pas les causes. Mon frère était pour eux un écolier paresseux ; ils ne pouvaient donc attribuer à aucune fatigue intellectuelle cette espèce de maladie cérébrale. Devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts ; il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre, quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous? Où êtes vous? »

On retire le jeune pensionnaire de Vendôme. Il suit pendant deux ans les classes du lycée de Tours et suit sa famille à Paris en 1817. François Bernard Balzac était nommé à un poste plus important dans la capitale, mais pour peu de temps, car en 1819 il est mis à la retraite. Sans doute avait-il bien l'âge, mais il est permis de

croire que son zèle impérialiste trop affiché lui avait fait quelque tort.

Quoi qu'il en soit, en quittant la Touraine, la famille Balzac abandonne des propriétés acquises aux environs, *la Grenadière* notamment, que l'écrivain plus tard tentera de racheter pour y retrouver la trace de ses jeunes ans, de ces impressions de l'enfance qui sont si profondes et dont l'amertume même se mue avec le temps en une mélancolique douceur. Aussi a-t-il laissé de *la Grenadière* un tableau qui est une de ses plus belles descriptions, et par ironie, il situe dans ce cadre un touchant épisode d'éducation et de sacrifice maternel.

Si nous voulons retrouver la piste des promenades enfantines de Balzac, dans les terres familiales, c'est vraisemblablement du côté de Saché que nous devrions chercher, vers cette vallée de l'Indre qu'il s'est plu à décrire dans le *Lys dans la Vallée*.

*
* *

A Paris, la famille loge au Marais, rue du Temple, et Honoré achève ses études rue Saint-Louis (aujourd'hui rue Turenne) à l'Institution Lepitre.

C'est quand il fallut, pour raison d'économie quitter Paris et aller vivre à Villeparisis, que se posa la question de l'avenir pour le jeune étudiant.

« — Tu seras notaire, a dit la famille.

« — Je serai homme de lettres, a répondu le futur auteur de *La Peau de Chagrin.* »

Et après une longue résistance la famille accorde un délai à Honoré pour faire ses preuves d'écrivain. Il restera à Paris et habitera une chambrette, 9, rue de Lesdiguières, près de l'Arsenal, bien près du Quartier Latin.

Voici donc Balzac dans sa mansarde, il a fui la Basoche et il attend de sa seule plume bonheur, fortune et gloire. Il dépeint son logis et son existence avec humour dans quelques lettres qui nous ont été conservées par sa sœur.

Il devait cependant, dans cette même mansarde, connaître des heures moins gaies et des temps de vache enragée. On en trouverait une évocation et une transcription dans la confession de Raphaël (*La Peau de Chagrin*) et dans certaines lettres de Lucien de Rubempré (*Les Illusions perdues*) pages connues entre toutes.

L'épreuve cependant n'a pas réussi au jeune auteur. Sa tragédie *Cromwell* est condamnée par un tribunal de famille, mais Honoré est dans un

tel état de délabrement physique qu'on le garde à Villeparisis pour qu'il s'y repose.

C'est la maison familiale, mais orageuse, où il écrit ses œuvres de jeunesse, et où s'ébauche son premier roman personnel, son idylle avec Mme de Berny.

Fuyant le petit bourg où leur amour ne saurait rester caché, les amoureux de Villeparisis viennent, en 1825, à Paris, où sous diverses raisons sociales, Honoré de Balzac et Mme de Berny ayant lié leur sort, sont établis imprimeurs, rue Visconti (1).



Ruiné au bout de deux ans de cet enfer commercial, tandis que le fils de Mme de Berny et l'imprimeur Barbier prennent avec succès la suite de ses affaires, riches de sa ruine, Balzac va se refaire en Bretagne, à Fougères, chez son ami de Pommereul et en rapporte un premier chef-d'œuvre : *Les Chouans*.

Il réintègre alors Paris, et se fixe dans une petite maison située rue Cassini, au milieu ou proche des jardins de l'Observatoire, un vrai site de banlieue silencieuse et discrète, où le recueil-

(1) Avec un domicile personnel, 2, rue de Tournon.

lement et le travail sont faciles au forçat de la littérature qui va demander à sa plume, à son génie, la fortune et la renommée (1829-1834).

C'est l'époque de la première griserie. En trois ans le jeune romancier a atteint une réputation européenne. Il est le héros de Paris ; la faveur du public et les dénigrements de la critique couronnent ce succès. Il fréquente les salons les plus aristocratiques, se lance dans le fracas de la vie parisienne, dans les dépenses somptuaires, pour conquérir une noble dame qui se moque de lui (la marquise de Castries) et ébauche le grand roman, le roman définitif et désastreux de sa vie, tragi-comédie en dix-sept années, où une noble polonaise, la comtesse Hanska, lui donne la réplique.

C'est aussi la période des premiers voyages, en Suisse, en Italie : Mme de Castries l'emmène à Aix, Mme Hanska le fait venir à Neufchatel, à Genève, à Vienne, en attendant Saint-Pétersbourg et Wierszchnownia. Entre temps, séjours temporaires à la Poudrière, à Saché, à Frappesle.

*
* *

La vie intime de Balzac est mystérieuse à cette époque. Quand a-t-il quitté la rue Cassini pour venir habiter rue des Batailles? Nous

voyons qu'il écrit en novembre 1834, à Mme Zulma Carraud :

« Mon adresse n'a jamais varié : toujours Mme veuve Durand, 13, rue des Batailles (*Corresp.* lettre CXLII). Cela dit bien qu'il y est depuis un certain temps déjà (1), alors même qu'il a conservé la rue Cassini comme domicile officiel et aussi comme garde-meuble, car déjà il est entré dans la voie des acquisitions coûteuses, dans la carrière de l'amateur de belles choses : le cousin Pons est né.

Sans doute il faut attribuer cette fantaisie (qui est presque pour lui une nécessité) à la préoccupation de se soustraire aux créanciers, aux importuns, à la garde nationale !

Mais cela jette aussi une clarté sur la cause de ses perpétuels embarras d'argent, sur cette dette qui ne diminue pas, bien qu'il s'épuise au travail.

Faut-il noter parmi les domiciles de Balzac l'*Hôtel des haricots*, la célèbre prison des réfractaires de la garde nationale où Balzac fit ses huit jours au printemps de 1836? (2)

Il écrit le 1er mai à Mme Hanska :

---

(1) Peut-être depuis son retour de Genève, dont il était revenu en Février.

(2) L'hôtel Barancourt, dans le quartier Saint-Bernard.

« Ma lettre a été interrompue par l'arrivée d'un commissaire de police et de deux agents qui m'ont arrêté et conduit à la prison de la garde nationale où je suis en ce moment et où je continue paisiblement ma lettre. J'y suis pour cinq jours, j'y fêterai la fête du roi des Français, j'y perds un beau feu d'artifice que je comptais aller voir... Je viens d'avoir une table, une bergère et une chaise et je suis dans un coin d'une immense salle nue... C'est là que je vais achever *Le lys dans la Vallée.* »

La monotonie de son séjour dans cette maison trop hospitalière est rompue par l'arrivée de son confrère Eugène Sue, qui en a, lui, pour vingt-quatre heures, et cette diversion nous vaut un délicieux portrait du fameux auteur des *Mystères de Paris...*

Cette persécution ridicule détermine Balzac à chercher un domicile hors de Paris.

II

LES JARDIES (SÈVRES) 1838-1840

—

Au mois de juillet 1838, Balzac est revenu d'Italie; il a réintégré son logis de la rue des Batailles mais pour un instant seulement, le temps de déménager et de porter ses pénates à Sèvres. Il écrit à Mme Hanska :

« D'abord, chère, sachez que la *veuve Durand* n'existe plus. La pauvre femme a été tuée par les journaux qui ont poussé la lâcheté envers moi jusqu'à trahir un secret qui pour un homme devrait être sacré. Sachez aussi que je suis établi pour toujours à Sèvres et que mon logis s'appelle *Les Jardies* : ainsi « *M. de Balzac, aux Jardies* » est et sera pour longtemps mon adresse. »

La veuve Durand, c'est le mot de passe qu'il fallait donner pour être admis dans la mystérieuse maison de la rue des Batailles, précaution qui ne l'avait pas empêché de tomber entre les mains des sbires de la garde nationale.

« J'ai vu cent maisons autour de Paris, j'ai été en négociation pour plusieurs, j'ai été un mois à courir pour trouver ce qu'il me fallait sur la limite juste du département de la Seine et de Seine-et-Oise, » écrit-il à Mme Hanska.

« J'ai pris le parti d'acheter un terrain et de bâtir, car une maison ne coûtera pas douze mille francs, bâtie à mon gré et le terrain, avec la maison de paysan, ne revient pas à plus de cinq mille francs. »

« J'ai conservé pour quelques mois encore la rue des Batailles comme garde-meuble jusqu'à ce que je sois installé. »

Cette maison était celle du tisserand Varlet, à laquelle il ajoute par la suite quelques petits lopins de terre pour l'arrondir. Champfleury, qui a consacré une précieuse petite brochure à ces acquisitions (1) et qui a vu les pièces chez le notaire de Sèvres, M. Ménager, nous dit que l'im-

(1) *Champfleury. Balzac propriétaire.*

meuble représentait soixante-deux perches (un peu plus de vingt-un ares) et avait coûté 8.013 francs.

Aussitôt propriétaire, Balzac met les ouvriers en sa propriété. On travaille tout l'hiver, et en juillet 1838, il entre dans ces plâtres encore humides. Aussitôt il écrit à Mme Zulma Carraud :

« *M. H. de Balzac, aux Jardies, par Sèvres* (Seine-et-Oise).

« Voilà mon adresse pour bien longtemps, trois fois chère, car ma maison est presque achevée et j'y demeure. Trois chambres au-dessus l'une de l'autre, le rez-de-chaussée faisant salon, le premier chambre à coucher et le second mon cabinet de travail; le tout mis en communication par une échelle à laquelle on donne le nom d'escalier, compose l'habitation de votre ami. Tout à l'entour une allée qui serpente dans un petit arpent de Paris et entourée de murs, mais où l'on ne plantera des fleurs, des arbres et des arbustes qu'au mois de novembre prochain. Puis à soixante pieds de là, un corps de logis où sont les écuries, remises, cuisines et un grand appartement et des chambres de domestiques. Voilà les Jardies. (1)

---

(1) Ce sont ces communs qui furent habités par Gambetta et qui seuls subsistent aujourd'hui. Le châlet même où Balzac demeura a été démoli par Gambetta qui avait projeté de le remplacer par une habitation plus luxueuse.

« Le bâton de perroquet sur lequel je suis perché ; le jardinet et le bâtiment des communs, tout est situé au milieu de la Vallée de Ville-d'Avray, mais sur la commune de Sèvres, côte à côte avec l'embarcadère du chemin de fer de Versailles, sur le revers du parc de Saint-Cloud, à mi-côte, au midi, la plus belle vue du monde, une pompe que doivent envelopper des clématites et autres plantes grimpantes, une jolie source, le silence et quarante-cinq mille francs de dettes de plus, vous comprenez. Oui, la folie est faite et complète, ne m'en parlez pas, il faut la payer, et maintenant je passe les nuits. »

En regard de cette description sobre et précise, voyons dans quels termes Balzac présente son nouveau domaine à la dame de ses pensées. Cette comparaison révèlera le caractère volontairement amplifié, grandi, magnifié, des *Lettres à l'Etrangère.*

« Je suis donc ici, aux Jardies, malgré l'ordonnance de mon docteur, qui m'a positivement défendu d'habiter des plâtres neufs.

« Ma maison est située sur le revers de la montagne ou plutôt de la colline de St-Cloud, adossée au parc du Roi, à mi-côte, au midi. Au couchant, j'embrasse tout Ville-d'Avray ; au Midi je vois sur la route qui passe au bas des



La Maison de Balzac, façade sur la cour

collines où commencent les bois de Versailles, et, au levant, je plane au-dessus de Sèvres et mes yeux s'étendent sur un immense horizon au bas duquel gît Paris, dont la fumeuse atmosphère estompe le bord des célèbres coteaux de Meudon et Bellevue, par dessus lesquels je vois les plaines de Montrouge et la route d'Orléans qui conduit à Tours. C'est d'une étrange magnificence et d'un ravissant contraste. Des bois et des forêts partout ; au nord, les beaux arbres de l'habitation royale. Au bout de ma propriété est l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Versailles, dont le remblai comble la vallée de Ville-d'Avray, sans rien m'ôter de mes points de vue. Ainsi pour dix sous et en dix minutes, je puis passer des Jardies à la Madeleine, en plein Paris ! tandis qu'à Chaillot et à la rue Cassini, il me fallait une heure et 40 sous au moins (1).

« Aussi, grâce à cette circonstance, les Jardies ne seront jamais une folie, et leur prix un jour sera doublé. (2)

« Ma dette et mes ennuis d'argent restent les mêmes ; seulement le redoublement de mon courage est maintenant puisé dans la médiocrité de mes désirs. (*A Mme Hanska, 7 août 1838*) »

---

(1) La gasconnade est tout de même ici un peu forte !
(2) Comparez à ce qu'il a écrit à Mme Carraud !

Quoiqu'il en soit, ce séjour à Sèvres qui devait être éternel fut bref. Il l'avait fait sonner par toutes les trompettes de la publicité ; il y avait réuni les journalistes ou écrivains qui gravitaient d'ordinaire autour de lui : Dutacq, Gozlan, Lassaily, Gérard de Nerval, Laurent-Jan, Ourliac, Gavarni, « ce groupe railleur et sceptique, dit Champfleury, qui s'est fondu dans la personnalité des Lousteau, des Bixiou de *La Comédie humaine.* » Grâce à eux, l'achat des Jardies avait pris au boulevard de colossales proportions qui attirèrent fatalement l'attention des créanciers que leur propriétaire avait laissés à Paris.

De là d'incessantes poursuites, qui, ajoutées aux mille taquineries et persécutions des autochtones (1) lui rendent bientôt Sèvres inhabitable.

Venu en été 1838, il est obligé de fuir dans l'automne de 1840.

---

(1) On en peut avoir une idée par cette lettre qu'il écrivait à Louis Desnoyers :

« Sèvres, vendredi soir, 1840.

« Mon cher Desnoyers, On m'a jeté, sans aucun égard à ma qualité de membre de la Société des gens de lettres, dans une ignoble prison à Sèvres, pour ne pas avoir été, dans les vignes, voir si des échappés de Paris ne mangeaient pas les raisins. Grave crime envers la garde nationale rurale, instituée pour préserver les vendanges ! Et j'en ai pour soixante-douze heures. »

III

A PASSY (1840)

Lorsque Balzac dut quitter son châlet des Jardies, ce n'étaient pas seulement des murs qui s'écroulaient, bâtis sur un sol trop mobile, c'étaient aussi ses espérances d'être propriétaire, d'être enfin chez soi ! Cet essai de villégiature n'avait fait qu'ajouter un lourd anneau à la chaîne d'obligations pécuniaires qu'il traînait au pied depuis douze ans (1828). Il lui fallait travailler deux fois plus qu'auparavant, si possible, pour faire face à ces dettes en même temps qu'aux besoins journaliers, et pour travailler il lui fallait un asile modeste, discret, presque secret, à la fois voisin de Paris et distant du boulevard, où ne pussent le relancer, ni

les créanciers ni les importuns, engeance plus redoutable encore que les créanciers.

Il trouva cette retraite à Passy.

En allant de Sèvres à Paris, il avait dû passer souvent par la route de Versailles, et donner en passant un coup d'œil sur le coteau où s'étageait le petit village, parmi les verdures de quelques grands parcs, derniers vestiges des domaines de Mgr de Penthièvre, de la famille Delessert ou du sieur Claude Chahu.

Dans une rue taillée en pleine côte et montant assez rudement de la Seine au plateau, la rue du Roc, il avait découvert une maison, étrange en ce que son deuxième étage se trouvait de plein-pied avec la cour d'un autre immeuble et constituait une dépendance de ce petit hôtel dont l'entrée principale était située plus haut, dans la rue Basse.

Cette circonstance était précieuse. Elle créait un double accès et par là même une double issue aux habitants de la maison de la rue du Roc. On entre par la rue Basse, on descend deux étages et on trouve un jardin ; dans ce jardin un pavillon d'aspect rustique, aux portes fenêtres ouvertes sur un petit jardinet ; on descend encore deux étages, et l'on débouche rue du Roc. C'est aujourd'hui la rue Berton, et la rue Basse est devenue la rue Raynouard, mais la

double maison n'a pas changé de place ni d'apparence. Il semble que le passage de l'homme de génie l'ait à jamais immobilisée, ait fixé ses lignes pour la postérité.

Faisons donc le pèlerinage de Passy comme on fait celui des Charmettes ou de Stratfort-sur-Avon.

*
* *

D'après ce qui reste encore debout de ses demeures princières ou tout au moins illustres, il est encore permis, il ne le sera plus demain, de se représenter ce coteau de Passy qui fut pendant deux siècles la villégiature préférée des riches bourgeois ou des nobles, et qui ne sera plus bientôt que le plus banal des quartiers luxueux.

Un coup d'œil sur le plan dressé par Roussel en 1731, nous montre une route ou plutôt un chemin qui, se détachant de l'avenue des Champs-Elysées en son milieu et à gauche, mène à Chaillot, traverse ce village, contourne la montagne de Passy, dont le point culminant semble être l'emplacement occupé par le cimetière (Trocadéro), contourne les vastes domaines des Bons-Hommes, traverse Passy en suivant la falaise, va rejoindre le joli village d'Auteuil, et après avoir traversé le bois dans la di-

rection Est-Ouest, débouche enfin à Boulogne.

Ce tracé persiste aujourd'hui, mais il a changé de noms : c'est la rue de Chaillot, la rue Pierre Charron jusqu'à la place d'Iéna, l'avenue du Trocadéro, la place, la rue Franklin, la rue Raynouard, la rue Lafontaine, la rue d'Auteuil, la porte et la route de Boulogne.

Nous n'avons à nous occuper, ici, que de la section de ce tracé traversant Passy et correspondant à la rue Raynouard actuelle.

C'est la rue principale du village, car la rue que nous appelons aujourd'hui rue de Passy, est à cette époque simplement un chemin qui se détache de la rue principale au carrefour des Bons-Hommes, pour rejoindre la Muette et le Bois. Une petite rue transversale joint cette rue principale au chemin de Passy (rue de l'Annonciation actuellement), et ce triangle est presque tout le village.

M. Ernest Goyecque a relevé les appellations successives de cette artère centrale de Passy ; nous retiendrons celle de Rue Basse qu'elle portait quand Balzac l'habita, et de Rue Raynouard qu'elle porte en ce moment. Au XVIIIe siècle c'est tout bonnement le Grand chemin conduisant au château d'abord, à Boulogne et Saint-Cloud ensuite.



Nous avons décrit et défini, plus haut, la route de Paris-Chaillot-Passy-Auteuil, qui suit le faîte de cette falaise (la rue Raynouard aujourd'hui) voyons-la depuis la rive opposée.

En son milieu s'ouvre à droite du quai un chemin qui d'abord monte perpendiculairement ; puis fléchit à gauche et monte en pente douce rejoindre la rue Raynouard avec laquelle il forme en cet endroit une sorte de bec de canard.

C'est vraisemblablement un ancien chemin menant aux carrières, car cette falaise est presque partout éventrée. Des carriers durent être avec les vignerons les premiers habitants du village naissant (xvie et xviie siècles). Les carrières épuisées ou abandonnées, ce chemin devint une rue. La partie perpendiculaire à la Seine, appelée pour cela pendant longtemps rue de Seine, séparait les deux vastes parcs, à l'Est le parc de la Folie-Lauzun, à l'Ouest le parc de l'hôtel de Lorges ; mais on bâtit dans la partie du chemin qui forme angle avec la rue Raynouard et appelée rue du Roc (ou de la Roche), on bâtit dans ce bec de canard ; c'est ainsi que sur le côté droit, à l'exposition du midi, s'élèvent, au commencement du xviiie siècle, deux petites maisons de paysan sur la rue du Roc ou

de la Roche et tellement en contre-bas de la rue Basse ou Raynouard que leur toiture n'y atteint pas et que leur jardin, situé en arrière, forme une terrasse à la hauteur du second étage.

Sur la rue Basse, au contraire, un petit hôtel s'élève en arrière de ces maisons, qui domine les parcs et la Seine et la vallée, c'est l'hôtel de Noël Hallé, peintre du Roi (1).

C'est cet hôtel et les deux maisons de la rue du Roc et quelques bribes de terrain qui les entourent qui vont devenir la propriété de Jean de Julienne, puis la Folie-Bertin, puis la maison de Balzac.



Nous dirons deux mots, si vous le voulez bien, du premier propriétaire, ce Jean de Julienne qui a lié son nom, par une protection diligente, à celui de Watteau, et participe ainsi de sa renommée. Aussi bien avons-nous ici l'occasion d'un rapprochement à faire : la maison de Watteau, à Nogent-sur-Marne, va être conservée à l'état de souvenir et de musée, par la libéralité de la propriétaire actuelle. Pourquoi douterions-nous

(1) Hallé (Noël), fils du peintre Hallé (Claude, Guy) 1652-1736, et de Marie-Anne Boutet, naquit à Paris en 1711 et y mourut en 1781.

de pouvoir sauver et conserver la Maison de Balzac qui est tout de même, comme génie, d'une autre étoffe et d'une autre envergure !

Revenons au protecteur de Watteau. Ce Jean de Julienne, connu comme l'un des plus fervents amateurs d'art du XVIIIe siècle, devait sa fortune à son oncle Jean Gluck, lequel avait importé de Hollande à Paris dans la vallée de la Bièvre, des procédés de teinture qui lui créèrent une grosse fortune. Jean Gluck avait, en effet, épousé une demoiselle de Julienne, sœur du père de notre Jean. Riche par son héritage et le développement de son industrie, Jean de Julienne voulut jouer au grand seigneur, obtint, par d'adroites libéralités ses titres de noblesse, fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel et membre honoraire (on disait alors amateur) de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture. Né en 1686, il mourut en 1766. C'est en 1753 qu'il avait élu Passy et la rue Basse pour y constituer la petite Chartreuse qu'il céda en 1759 à Bertin de Blagny (1).

(1) Des notes biographiques très complètes sur Jean de Julienne ont été données par M. l'abbé Jean Gaston, vicaire de St-François-de-Salles, dans son ouvrage sur la paroisse de *St-Hippolyte*. (Paris 1908. Librairie des Sts-Pères, 83, rue des Sts-Pères). L'ouvrage contient en outre un beau portrait de Jean de Julienne.

*
* *

Avec le nouveau propriétaire, la maison de Julienne (1) va devenir la Folie-Bertin. Elle est entrée dans l'histoire pour n'en plus sortir.

Trésorier des parties casuelles, le financier Bertin, devenu de Blagny, avait acheté le petit domaine champêtre de Julienne pour y loger (et lui avec elle) une séduisante ingénue de la Comédie Française, Mlle Hus.

Bertin avait là une propriété charmante, — petit hôtel sur la rue Basse, braquant dix fenêtres par étage sur le magnifique panorama de la Seine, et en arrière, sur la rue du Roc, les dépendances, servies, écuries ; — entre les deux, petit jardin en terrasse, comme il a été décrit plus haut.

Dans cet Eden, le financier ne fut pas heureux. Le serpent s'y glissa sous les traits du jeune Leveillard, tenancier des Eaux minérales, et son voisin par conséquent. Diderot a raconté, en une lettre délicieuse, les mésaventures de Bertin.

Dégoûté de Passy, le financier abandonne son immeuble à des locataires, mais non pas à des in-

(1) V. Ernest Goyecque, Etudes de Topographie historique. Paris 1907.

différents, à des profanes et c'est encore la Comédie-Française qui vient habiter la petite maison de Hus de 1780 à 1790, et, en dernier lieu, Louise Contat, qui épousa plus tard le vicomte de Parnay (1), Louise Contat, la créatrice du rôle de Suzanne dans le *Mariage de Figaro* (2). N'est-il pas amusant de supposer, hypothèse bien vraisemblable, que Beaumarchais soit venu rue Basse s'entretenir avec son interprète et qu'il ait quelquefois parcouru, en lui exposant les intentions de cette comédie fameuse, les allées du jardinet qui devait être plus tard le jardin de Balzac ?

Il y aurait d'autres rapprochements à faire de Beaumarchais à Balzac ! Beaumarchais a été un des modèles que Balzac s'est donné, et peut-être Mme de Berny qui l'avait connu, a pu établir le courant entre ces deux esprits supérieurs. Il y a du Beaumarchais dans Balzac. Quinola est un peu cousin de Figaro !

Qui sait même s'il n'y eut pas quelque répétition de la pièce dans la salle du théâtre de la Folie-Bertin ? Car il y avait un théâtre. Les trois salles qui constituent actuellement le musée et qui étaient, en 1840, l'appartement de l'écrivain,

(1) V. Sophie Gay, *Les salons de Paris*.
(2) Représenté en Avril 1784.

ne formaient, en 1825, qu'une seule pièce, servant à la fois d'orangerie et de salle des fêtes, alors que le petit hôtel sur la rue Basse était destiné au logement des maîtres.

*
* *

A la mort du trésorier Bertin, ses biens passèrent à son frère et héritier Antoine-Louis Bertin de Blagny, puis à Jean-Bernard Schwartz, citoyen de Mulhouse (1793), à Thomas-Laurent-François Goupil (an III), Claude-Antoine Thierry (an III), Louis-Fidèle Legrand (an II) et Marie-Joseph Legrand, épouse de Henri-Louis Fontaine (1809). A cette date, les époux Fontaine démembrent la propriété qu'avait constituée de Julienne cinquante ans plus tôt. Une partie de l'immeuble, ce qui avait été la demeure du peintre Hallé, et qui porte aujourd'hui le numéro 49, devient la propriété de l'avoué Desprez. Il appartient actuellement à M. Signard. Le numéro 47, dont le jardin était, depuis 1809, frappé d'une servitude *non edificandi* au profit du numéro 49, derrière lequel il s'étend, fut vendu en 1812 par licitation à un sieur Galicy. En 1826, il fut acquis par Etienne-Désiré Grandemain, notable boucher, rue de l'Eglise (au coin de la rue Jean-Bologne). M. Grandemain est décédé

en 1871, la propriété est passée à sa fille, Mme veuve Barbier, née Grandemain (1).

Or, c'est dans la partie de cet immeuble qui forme pavillon sur la rue du Roc, que vint loger, en novembre 1840, le singulier locataire qui allait donner son nom à la maison : M. de Balzac.

Il annonce cette importante nouvelle à Mme Hanska à la date du 16 novembre :

« A partir du moment où vous recevrez cette lettre, écrivez moi à l'adresse suivante : *Monsieur de Breugnol, rue Basse, 19; à Passy, près Paris*, je suis là caché pour quelque temps.

« Chère comtesse, il m'a fallu déménager très lestement et me fourrer là où je suis... J'ai pris ma mère avec moi et je ne puis quitter de chez moi sans avoir approvisionné la maison pour une année... »

Mais d'où vient ce nom de Breugnol que M. de Balzac a pris pour la circonstance? Tout bonnement le nom de Mme Louise Breugniol (pour observer l'orthographe de l'Etat-civil, que Balzac écorche fréquemment), qui va vivre là avec lui pendant huit années.

C'est, nous dit un témoin, une femme d'âge

(1) V. *Goyecque*, déjà cité.

mûr, grande et forte, brune, d'une extrême bonté sous un abord sévère (mais ne fallait-il pas être un peu chien de garde en l'occurence?).

Quelle est la situation précise de Mme Louise Breugniol auprès de M. de Balzac? gouvernante assurément, car elle mène la maison avec l'aide d'une femme de ménage. Elle prend les intérêts du maître avec l'âpreté d'une maîtresse de maison, faisant les gros yeux quand un intrus s'invitant à l'heure du dîner vient déranger ses arrangements domestiques.

C'est une amie d'un dévouement infatigable et discret. On n'en sait pas davantage.

Balzac a quarante ans à peine, mais déjà il se sent terriblement fatigué et vieilli. Il n'est pas encore tout à fait remis de la mort de Mme de Berny, la Dilecta, survenue en 1836 ; et, mal guéri de son penchant pour les femmes du monde par son intrigue avec Mme de Castries, il s'est repris aux filets de la séduisante et capricieuse comtesse Hanska. Mme Breugniol semble être la ménagère de tout repos, celle qui n'a pas d'histoire, pas même de roman.

Elle reste à son poste où, nous dit-on, l'avait désignée Mme Marceline Desbordes-Valmore, disent les uns, Mme Surville, disent les autres, jusqu'à l'hiver 1847-1848. Quand Balzac quitte la rue Basse pour aller habiter la Folie-Beaujon

(que de folies dans la vie de ce grand homme !) lorsque Balzac épouse Mme Hanska ; elle-même se mariera et deviendra Mme Segaut. Veuve en 1870 elle se retire à Ste-Périne où elle meurt en 1874. (1).

---

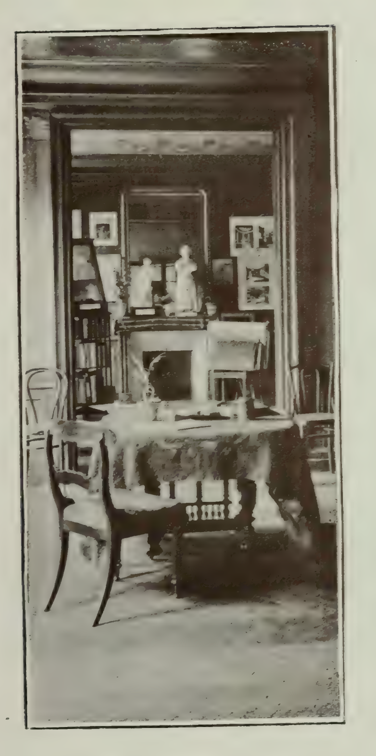
(1) J'ai retrouvé à la mairie du XVIe arrondissement l'acte de décès de cette humble et fidèle amie de l'écrivain.

ACTE DE DÉCÈS DE LOUISE BREUGNIOL
1874

Le 24 Décembre 1874, à deux heures et demie de relevée, devant nous officier de l'Etat Civil du seizième arrondissement de Paris, ont comparu Pierre Ernest Lacroze docteur en médecine, âgé de 47 ans demeurant à Paris, avenue Joséphine 51, et Jacques Cautant Paulin, employé, âgé de 60 ans, demeurant à Paris, rue de la Municipalité, 63, lesquels nous ont déclaré que le *Vingt trois de ce mois* à cinq heures du soir, est décédée *en son domicile, rue de la Municipalité 63, Philiberte-Jeanne-Louise Breugniol, rentière, âgée de 70 ans, née à Annay (Nièvre), fille de Lazare-Etienne Breugniol et de Marie Denéaut, son épouse, décédée. La défunte Veuve de Charles-Isodore Segaut.* Après nous être assurés du décès nous avons dressé le présent acte que les déclarants ont signé avec nous.

(Suivent les Signatures)

On remarquera la complaisance avec laquelle Balzac a annobli la montagnarde Morvandelle !



Une Vue de l'intérieur du Musée

IV

A PASSY

(*Suite*)

Balzac a donc trouvé, rue Basse et rue du Roc, la demeure adéquate à sa situation : mystère, solitude, recueillement. Il est impossible de pénétrer jusqu'à lui si l'on n'a pas le mot de passe ; la garde est vigilante. Pendant ces sept années, de rares amis sont reçus : Théophile Gautier, Laurent-Jan, Lassailly, Gérard de Nerval, Werdet, Marceline Desbordes-Valmore, Léon Gozlan. Le célèbre policier Vidocq y déjeune un jour, dans le temps où Balzac écrivait « *La dernière incarnation de Vautrin* », exception justifiée par cette circonstance même.

H. de Balzac, attelé à sa tâche formidable continue, à Passy la même vie de travail outré qui

doit l'épuiser si tôt et qu'il avait déjà commencée aux Jardies et rue Cassini : dormir quelques heures dans la soirée, et se mettre au travail pour toute la nuit, jusqu'au lendemain midi et même plus tard, en se tenant éveillé par de fréquentes absorptions de café. Cette vie de travaux forcés se poursuit pendant des semaines, jusqu'à ce qu'il ait satisfait les éditeurs, les journaux et les revues, avec lesquels il a pris des engagements qui le tuent et qu'il jure bien de ne pas renouveler, et qu'il renouvelle pourtant quand le besoin d'argent le pousse de trop près. Rarement, pendant cette période, les voisins entrevoient-ils dans le jardin, sa massive silhouette vêtue du froc blanc de dominicain qui fut constamment son costume d'intérieur.

Quand il sort, c'est de préférence par la rue du Roc, qui le mène sur la route de Versailles à Paris, qu'il suit jusqu'à la barrière des Bonshommes (à peu près à la hauteur de la rue Beethoven, alors rue de la Montagne). Là il trouve une patache, un coucou, qui le conduit au Palais-Royal, d'où il ira chez ses éditeurs ou chez sa sœur Mme Surville, ou au théâtre, un de ses plus chers délassements. Enfin ce sont quelques échappées vers l'Allemagne, la Suisse, ou l'Italie, à la suite de sa vagabonde fiancée polonaise.

*
* *

Gozlan, dans *Balzac chez lui*, cite un extrait des *Mémoires* de M. Solar, autrefois directeur du journal *l'Epoque :*

« Affligé de la direction d'un journal, j'avais écrit à M. de Balzac pour lui demander un roman. Balzac me donne rendez-vous chez lui, il avait pris la précaution de me marquer le mot de passe pour arriver à sa personne. Il fallait demander Mme de Brignol (ou Brignolles). Je vais à Passy, j'affronte les pavés de la rue Basse, qui est très haute et je demande au concierge du numéro 19, Mme de B.

« — Montez au premier, dit le concierge.

« Au premier, sur le carré, je trouvai la femme du concierge qui faisait sentinelle près d'une porte donnant sur le perron.

« — Mme de B. ? s'il vous plaît.

« — Demandez dans la cour, me dit la concierge. J'étais monté d'un côté, je redescendis de l'autre.

« Au bas de l'escalier, je trouve la fille du concierge.

« — Mme de B. ? s'il vous plaît.

« Et la petite fille, d'un air mystérieux, me montre au fond de la cour une chartreuse lé-

zardée, délabrée, hermétiquement close. Je sonnai sans espoir. A ma grande suprise la porte cria, elle cria fort, par exemple, et une honnête servante allemande parut sur le seuil. Elle était vivante ! Je répétai encore : Mme de B.

« Une dame d'une quarantaine d'années, à la figure grasse, monacale, reposée, une sœur tourière, sortit lentement de l'ombre bleue et tranquille du vestibule. C'était elle enfin ! C'était le dernier mot de l'énigme domiciliaire.

« Elle articule mon nom qu'elle enveloppe d'un sourire béat et m'ouvrit elle-même la porte du cabinet de M. de Balzac.

« J'entrai dans le sanctuaire. Mes regards se portèrent d'abord sur un buste colossal de l'auteur de la « Comédie humaine », magnifique ouvrage du plus beau marbre, posé sur un socle sur lequel on avait enchâssé une horloge.

« Une porte vitrée ouvrant sur un petit jardin planté de maigres massifs de lilas, éclairait le cabinet dont les murs étaient tapissés de tableaux sans cadres et de cadres sans tableaux.

« En face de la porte vitrée, un corps de bibliothèque sur les rayons de laquelle s'étalaient dans un beau désordre, l'*Année littéraire, le Bulletin des lois, la Biographie universelle, le dictionnaire de Bayle*, etc... A gauche un autre corps de bibliothèque qui paraissait réservé aux

contemporains. On y voyait Gozlan entre Alphonse Karr et Mme de Girardin.

« Au milieu de la pièce était une petite table, la table de travail sans doute, sur laquelle reposait un volume unique : un dictionnaire français.

« Balzac enveloppé d'une ample robe de moine jadis blanche, une serviette à la main, essuyait amoureusement une tasse de porcelaine de Saxe. »

A part quelques inexactitudes topographiques légères, le tableau a toutes les vraisemblances, et l'on aime à se représenter Balzac, *ce Cousin Pons* que la littérature de ces temps traitait un peu en parent pauvre pour se partager plus tard ses trésors, époussetant une tasse de porcelaine de Saxe !

Un autre croquis de la chartreuse de Passy nous est fourni par Gérard de Nerval qui la connaissait trop (ne fut-il pas son voisin quelques mois, comme pensionnaire du docteur Blanche ?)

« Cette demeure, dit Gérard, était exactement l'antipode de l'autre. Aux Jardies, il fallait toujours monter : à Passy il fallait toujours descendre. La première avait manqué quelque temps d'escalier, la seconde en avait trois étages. On

se présentait à une petite porte de la rue qui cotoie les hauteurs de Passy, donnant de loin sur la plaine de Grenelle, l'île des Cygnes et le champ de Mars. Pas de maison devant soi. Un mur, une porte verte et une sonnette. Le concierge ouvrait et l'on se trouvait sur le palier du premier étage en descendant du ciel. Au dernier étage on se trouvait dans une cour. Deux bustes en terre cuite indiquaient au fond la demeure du Romancier. Une fois la porte ouverte, une odeur délicieuse flattait l'odorat de l'homme de goût. C'était son office où sur des tablettes soigneusement dressées on admirait toutes les variétés de poires de Saint-Germain qu'il était possible de se procurer. »



Nous ne suivrons pas Balzac jour par jour pendant les sept années qu'il a vécues à Passy. Ce serait sa vie qu'il faudrait dire, et si l'intérêt en est vif et poignant, un tel récit sortirait du cadre de cette étude.

Nous renverrons le lecteur à sa correspondance. Cependant on comprend mieux le sentiment qui nous attache à la petite maison si l'on entre un peu plus avant dans l'intimité de l'hôte, grâce à quelques extraits de ces lettres où il se révè-

le à nous, dans lesquelles il nous fait connaître ses misères comme ses joies et ses travaux.

Nous savons qu'il prit sa mère avec lui dans les premiers temps de son emménagement à Passy. Cette mère et ce fils si opposés de caractère ne pouvaient être longtemps ni réunis, ni séparés. Elle s'installa avec lui en novembre 1840. Mais en 1841, elle le quitta. La maison est bien exiguë, en effet, et il y avait là Mme Breugniol. La mère et la femme de charge étaient sans doute en contact trop immédiat et ne s'entendaient pas plus que la mère et le fils.

C'est la mère qui céda la place. Nous ne saurions relire sans émotion une lettre qu'en avril 1842, Honoré écrit à Mme de Balzac :

« Ma chère mère,

« Il m'est bien difficile de prendre l'engagement que tu me demandes, et je le prendrais d'une manière irréfléchie que les suites en seraient alors graves et pour toi et pour moi.

« L'argent nécessaire à ma vie est en quelque sorte disputé à celui qu'exigent les créances, et bien péniblement obtenu.

« L'existence que je mène ne convient à personne ; elle lasse parents et amis, tous délaissent ma triste maison ; ainsi les choses vont se trou-

ver plus difficiles encore, pour ne pas dire impossibles.

« L'insuccès d'argent de la pièce que j'ai faite (1) complique encore ma situation.

« Il m'est impossible de travailler au milieu des petits orages suscités par un intérieur où l'on ne s'accorde pas, et ma production s'est affaiblie depuis un an, cela est visible. Je ne sais quel parti prendre, mais j'en aurai pris un d'ici peu de jours. Quand le mobilier que j'ai sera vendu, quand j'aurai vendu les Jardies, je n'aurai pas obtenu grand'chose, et je me trouverai seul avec ma plume et un grenier. Dans cette situation, serai-je plus en état de te secourir qu'en ce moment? Je vivrai au jour le jour d'articles que je ne puis faire avec l'agilité d'une jeunesse que je n'ai plus !...

« Aujourd'hui je ne puis que te dire de venir partager mon pain. Tu étais dans une situation supportable (2) ; j'avais une personne d'un grand dévouement qui te sauvait tous les ennuis du ménage. Tu n'avais pas besoin d'entrer dans les détails de la maison, tu étais dans le silence et dans la paix. Tu as voulu me compter pour quelque chose, quand il fallait oublier que

---

(1) *Les Ressources de Quinola*, représentée un mois auparavant.

(2) L'année précédente, évidemment, quand Mme de Balzac habitait à Passy avec son fils. (R.)

j'existais, et me laisser mouvoir dans toute ma liberté, sans quoi je ne puis rien. Ce n'est pas un tort, c'est dans la nature même des femmes.

« Aujourd'hui tout est changé. Si tu veux revenir tu auras un peu du poids qui pèse sur moi, et qui jusqu'alors ne t'atteignait que parce que tu le prenais de toi-même, etc... »

Il ne paraît pas que Mme de Balzac soit revenue tout de suite, car le 4 janvier 1844, Honoré écrivait à l'étrangère :

« Ma mère a interrompu hier ma lettre ; elle est venue et a dîné avec nous. Elle manifeste l'intention de revenir ici, ce qui m'a épouvanté... »

Mais de quelle lueur douloureuse ces lettres éclairent la vie intime du pauvre grand homme !

Malgré tout il puise dans son imagination des trésors de patience et d'illusion qui le soutiennent.

« Ma belle vie secrète me console de tout, écrit-il à Mme Hanska. Tu frémirais si je te disais toutes mes angoisses que, comme faisait Napoléon sur le champ de bataille, j'oublie en me mettant à ma petite table. Eh bien moi je

ris, je suis tranquille. Cette petite table (1), elle appartiendra à ma chérie, à mon Eva, à mon épouse. Je la possède depuis dix ans, elle a vu toutes mes misères, essuyé toutes mes larmes, connu tous mes projets, entendu toutes mes pensées ; mon bras l'a presque usée à force de l'y promener quand j'écris. »



Cueillons encore dans cette correspondance, admirable poëme vécu au jour le jour, quelques passages qui nous laisseront entrevoir un peu de la vie de Balzac en sa retraite de Passy, et où il se révèle à nous dans la sincérité et l'intégralité d'une nature qui va de la puérilité au sublime.

1843, 13 novembre.

« Je suis allé poser chez David pour mon buste colossal en marbre. David veut faire une belle chose...

« Chose étrange, l'inflammation de mon arachnoïde a tellement diminué d'intensité que je ne sens plus de douleurs. Il est vrai que Mme de Breugnolle m'a mis à un régime de trois li-

(1) Cette petite table est aujourd'hui au Musée Balzac.

vres d'excellent raisin et de six poires exquises par jour et que les fruits ont porté leurs fruits.

17 novembre.

« Quel bonheur de pouvoir parler de toi avec la montagnarde.

9 décembre.

« Je sors pour aller voir Hetzel avec qui j'ai à traiter une petite affaire et je rentrerai tard, car Mme de Breugnol court pour avoir des renseignements sur notre Locquin-Coquin que Gavault et moi nous voulons forcer de nous payer intégralement.

11 décembre.

« Hetzel a consenti à donner seize cents francs pour dix-huit feuilles de mon écriture. Ces seize cents francs là vont arriver bien à temps. Nous sommes sans argent à Passy. Ces seize cents francs là vont défrayer le ménage des Brugnolle pendant les trois mois de travail de votre esclave.

16 décembre.

« Adieu pour aujourd'hui. J'ai hâte de faire l'argent nécessaire à ma tranquillité. Or il faut cinq cents francs pour la montagnarde, cinq cents francs pour moi, et *ma tante* exige quinze cents francs. Total deux mille cinq cents francs

d'ici à une dizaine de jours. Hurrah ! les plumes ! »

Ne nous laissons pas prendre à cette misère apparente. Balzac a peut-être mis de l'argenterie *au clou,* mais il achète des œuvres d'art et des meubles précieux en vue de son futur ménage.

Jeudi, 21 décembre.

« Je crois que je vais nous donner nos étrennes en faisant l'acquisition d'un meuble qui serait l'orgueil d'un palais. Il s'agit du secrétaire et de la commode faits à Florence pour Marie de Médicis et qui portent ses armes ».

Vendredi 22.

« J'ai fait le marché des deux meubles : treize cent cinquante francs... »

Le 2 février 1844, il reçoit le portrait-miniature de Mme Hanska, exécuté à Vienne en 1835 par Daffinger. Quelle joie ! et quel dithyrambe lui inspire cette gracieuse effigie :

« Oh ! rien de si ravissant n'a jamais été fait !... C'est l'Eve de Neufchâtel, de Genève, de Vienne... J'ai eu des rêves heureux où elle était ainsi... voilà un vrai chef-d'œuvre ! Ça parle ; on peut causer avec ça. Il sera sur ma table, jusqu'à ce que l'original soit dans la Maison... »

Et cela nous vaut un croquis, presqu'un tableau, de Balzac dans ce petit cabinet de travail que nous connaissons.

« Je voudrais que ma vie fut envahie dans ses moindres mouvements par des souvenirs quasi matériels, par des témoins presque vivants, chargés de remembrances et qu'il en fut ainsi pour vous. Je vis dans une atmosphère tuante, car j'ai multiplié tout autour de moi ces témoignages. Mes yeux ne peuvent rencontrer que le tapis tartan qui couvre devant moi une table ronde, le Daffinger à ma droite, sur cette petite table où j'écris depuis quinze ans, les malachites, l'encrier-chien d'Anna. Sur le velours de la paroi, le paysage de Wierszchownia. A côté, l'encrier de voyage, sur un petit meuble, la fameuse boîte, dont la sœur est à vous, et où sont les lettres, les mouchoirs, les reliques, le portefeuille de Vienne ! La brosse rouge éclaire mon baguier, où sont les pierreries, les bagues. Et si je regarde mon papier comme en ce moment, l'annulaire de la main gauche à l'hyacinthe et à l'alliance, je suis aussi heureux ainsi que peut l'être un homme aussi impatient et aussi aimant que moi ».

Un autre jour il évoque le souvenir de l'entrevue de Genève, et il écrit à Mme Hanska :

« Vous avez fait le premier jour une seconde toilette ; la robe était violette ! Vous ne savez pas et je ne vous l'ai jamais dit ni écrit, mais depuis ce jour, mon petit salon a été violet ! J'ai aimé le violet, et il m'en reste une Perse violette, une table couverte d'un drap violet et des torsades violettes qui sont des reliques pour moi ». (28 janvier 1844).

Nous avons bien lu *violet*, mais cela est en opposition formelle avec une lettre antérieure :

« A Passy, mon cabinet est tout tendu de velours rouge avec des cordons en soie noire, et vous ressortez sur ce fond riche dans un cadre d'or sculpté, comme une étoile que vous êtes. Wierszchownia est en face. » (10 avril 1842).

Qui faut-il croire : le Balzac de 1842 ou celui de 1844 ?

Décidément la description manque de précision ; et cette *Correspondance* est bien contradictoire ! Elle est bien étrange aussi, en de certaines pages.

« Allons, voilà le jour ! J'ai mis trois heures à écrire ces trois pages. Me comprenez-vous ? Et moi qui voulais travailler ! Décidément, ma passion est une grande dépense : cent francs par

feuillet, Madame ! et tout le monde en veut. Oui, cent francs ! Je comptais en écrire huit ce matin !... Voilà huit cents francs bien couchés !... Ceci vaut-il huit cents francs ? Ma propriétaire, ancienne bouchère, ne peut pas se le mettre dans la tête, même quand on lui apporte le loyer. Pour moi, ange aimé, ceci vaut des millions. C'est mon âme, c'est mon cœur, c'est ma vie ! »

Singulier langage, tout de même, et amant plus singulier encore : l'un et l'autre devaient bien troubler parfois l'Étrangère !

A ces épanchements de nuances variées, il mêle des notes sur sa méthode de travail :

« En somme voici le jeu que je joue : Quatre hommes auront eu en ce siècle une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connel, je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe, il s'est inoculé des armées. Le second a épousé le globe. Le troisième s'est incarné un peuple. Moi j'aurai porté une société entière dans ma tête. Autant vivre ainsi que de dire tous les soirs : Pique, atout, cœur ! » (5 février 1844). »

Cette phrase était une réponse aux reproches

de Mme Hanska, qui l'accusait de perdre son temps dans les tripots.

« Tout cela n'est rien, ce n'est pas travailler. Travailler, chère comtesse, c'est me lever tous les soirs à minuit, écrire jusqu'à huit heures, déjeuner en un quart d'heure, travailler jusqu'à cinq heures, dîner, me coucher et recommencer le lendemain. De ce travail il sort cinq volumes en quarante jours. » (15 février 1845).

Oui, mais avec ce régime, on meurt ou plutôt on se tue, à cinquante-et-un an.

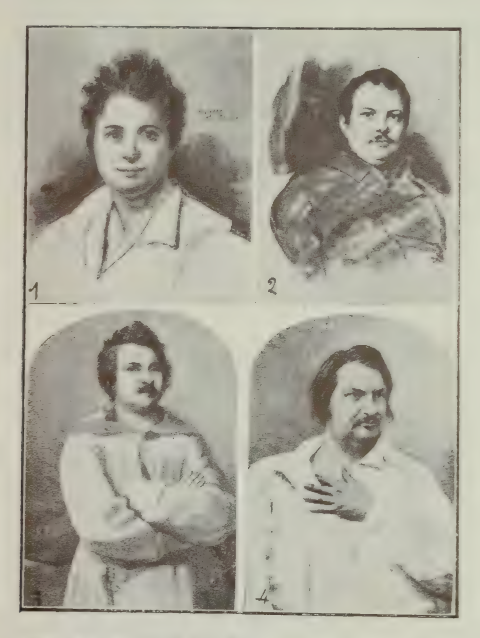
Telle est la vie de Balzac à Passy et en sept ans, de1840 à 1847 inclus, il y écrit, il y enfante, pour mieux dire, dans la fièvre, l'extase, les sueurs et les larmes, cette suite de chefs-d'œuvre qui comprend : *Ursule Mirouët, les Mémoires de Deux jeunes Mariées, les Ressources de Quinola, Albert Savarus, un Début dans la Vie, la Rabouilleuse, Mme de la Chanterie, Eve et David, Paméla Giraud, Modeste Mignon, Les Paysans, Splendeurs et Misères des Courtisanes, Béatrix, Mercadet, la Cousine Bette, le Cousin Pons, la Marâtre, le Député d'Arcis.*

Et c'est là que s'arrête son œuvre quand il quitte Passy pour aller occuper sa maison de la rue Fortunée : il est à bout de forces. On comprend alors la profondeur de cette pensée :



1. François-Bernard Balzac, père de l'écrivain.

2. Laure Sallambier. 3. Madame de Berny. 4. Madame Hanska.



1. Portrait de Balzac à 24 ans, d'après une sépia de Dévéria.

2. Balzac à 30 ans, par Louis Boulanger (Musée de Tours).

3. Balzac à 42 ans, d'après le même (Musée de Versailles).

4. Balzac d'après un daguerréotype de 1842 (Musée de la Maison de Balzac.)

« Les champs de bataille intellectuels sont plus fatigants à labourer que les champs où l'on meurt et que les champs où l'on sème le grain. La France boit des cervelles d'homme comme elle coupait autrefois de nobles têtes. »

V

DE PASSY A MONCEAU

En venant s'enterrer à Passy, Balzac ne disait plus : « c'est pour la vie », comme il avait dit en entrant aux Jardies. Passy n'est pour lui qu'un refuge passager. D'abord, jusqu'en 1844, il espère reconquérir les Jardies, c'est sa marotte. Dès 1844, quand cette espérance est sapée définitivement, il se préoccupe de trouver une maison à acheter, pour y loger *son bonheur*, c'est-à-dire son futur ménage.

D'abord il est ici très inconfortablement, si nous en jugeons par cet aperçu :

« Je vous écris par 50 degrés de chaleur ; vous avez dû voir cela dans les *Débats*. J'ai dans mon cabinet 15 degrés de plus qu'au soleil, car le blanchisseur établi au-dessous de moi fait du

feu au charbon de terre, comme dans une locomotive, et au-dessus de ma tête il y a du zinc, enfin je suis dans une étuve. » (4 avril 1846).

« Pour rester quatre ans encore là où je suis, c'est impossible. Le propriétaire nous a mis cinq ménages de prolétaires, avec enfants de prolétaires, qui font un tel tapage que j'y perdrai trente mille francs par an en copie. Mon état exige : travail, silence, solitude. (Lettres à l'Étrangère, II, p. 426).

« Je suis absolument comme l'oiseau sur la branche. Il est nécessaire que je quitte la rue Basse et que j'aille ailleurs où je puisse être plus convenablement. (Id. 6 octobre 1844). »

« Et puis la vie y est chère : Et la vie autour de Paris est deux fois plus chère qu'à Paris. Nous payons une côtelette sept sous à Passy, elle vaut cinq sous à Paris. (12 juillet 1842). »

Et enfin il n'est pas dans les meilleurs termes avec son propriétaire.

« J'ai tout tenté pour rester à Passy où je suis tranquillement et commodément, mais tout a échoué. On me donne congé pour octobre de cette année, et il faudra me transporter à Paris pour attendre deux ans, dans un appartement, que mon petit hôtel soit bâti à Monceau. Je vais

aller chercher au faubourg Saint-Germain ; c'est une dépense de quelques milliers de francs que je regrette beaucoup. » (À Mme Hanska, 3 avril 1845).

Il faut donc bien trouver à loger ailleurs, et de façon digne d'elle, la future Madame Honoré de Balzac et toutes les richesses artistiques qu'en dépit de ses embarras il collectionne depuis quinze ans (1).

« Mon rêve est une belle maison entre cour et jardin, à Paris, dans un quartier tranquille. Je l'ai trouvée, il faudrait cent cinquante mille francs pour l'avoir, et où prendre ces cent cinquante mille francs ! » (30 août 1844).

« Ma chère, je voudrais bien avoir votre avis sur ce que je vais faire. Il m'est impossible de rester où je suis. Or, à quatre pas de mon logis actuel, il y a une maison qui coûtera douze à quinze cents francs de loyer, et où l'on peut vivre aussi bien avec six mille livres de rente qu'avec six cent mille. Je voudrais la louer pour six ans et m'y établir. Nous pourrions très bien économiser là la valeur d'un joli petit hôtel à

---

(1) Dans *sa cabane* de Passy, comme il l'appelle, il se reconnait pour quatre-vingt mille francs de mobilier. (à Mme H. II, p. 49 .

Paris et n'y aller que la sixième année (22 octobre 1844). »

Un moment il songe à acheter l'hôtel de la princesse de Lamballe qui est sous ses fenêtres, et qui est à vendre. Quel beau cadre pour ses amours ! La châtelaine de Wierschnownia n'y serait pas dépaysée. Mais hélas, ce morceau de terre vaut 200.000 francs. N'y pensons pas... Et le docteur Blanche achètera ce morceau de terre, où bientôt Gérard de Nerval viendra faire soigner sa neurasthénie ! Quel voisinage pour Balzac !

Il tâtonne, il bat le pavé de Paris, il cherche dans les quartiers les plus opposés.

« Adieu paniers ! vendanges sont faites, chère comtesse. La maison de la rue Fontaine est une infâme horreur et il faut s'en tenir à Monceau... » (10 avril 45).

« Demain je vais voir rue des Petits Hôtels, place Lafayette, vous savez, un petit hôtel à vendre. » (3 décembre).

« Il y a possibilité d'avoir un terrain rue Jean Goujon dans les meilleures conditions... Je conserve Passy jusqu'au mois d'avril 1847 comme garde-meuble. » (14 décembre).

Mais il a aussi quelque chose en vue dans le quartier Monceau, dont il prévoit les brillantes destinées, et déjà il le possède en imagination :

« Je payerai ce qui me reste de dettes dans l'année 45, et en 46 notre charmante maison sera prête, au milieu d'un arpent de jardin avec de beaux ombrages. »

« J'aurai un arpent à moi dans Monceau, rue de Chartres, en haut de la rue de Courcelles et cette propriété représentera un jour tout ce que m'ont coûté les Jardies. Et j'aurai la plus délicieuse habitation du monde. Sans spéculer, en m'intéressant à l'acquisition de mon arpent et à la construction de la maison, cela ne dépassera pas cent mille francs.

« Je ne construirai à Monceau qu'après avoir payé mes derniers créanciers et après avoir gagné les cinquante mille francs nécessaires à la construction. Mais comme il faut deux ans pour bâtir, sécher, et meubler une maison, si l'on fait le gros œuvre en 1846, elle ne sera habitable qu'en 1848. J'ai donc à me loger dans un appartement convenable pendant trois ans et je ne puis cependant quitter Passy que mes dettes pressantes payées. (A Mme Hanska, du 15 février 45).

*
* *

C'est enfin à Monceau, c'est-à-dire sur le quartier Beaujon, qu'il arrête son choix, qu'il va être enfin propriétaire ; mais Balzac fût-il jamais propriétaire ?

Il en eut toute sa vie le désir ; a-t-il réalisé ce désir ? La tentative malheureuse aux Jardies ne saurait même entrer en compte, car bien qu'il y ait laissé beaucoup d'argent, il n'y fut jamais tout à fait chez lui ; mais on avait paru croire qu'il n'était pas mort sans avoir atteint son rêve et que dans sa maison de Beaujon il était enfin chez lui, comme le charbonnier.

Eh bien non ! pas même !

« Balzac, dit Théophile Gautier, occupait, rue Fortunée, dans le quartier Beaujon, une petite maison mystérieuse qui avait abrité les fantaisies du fastueux financier. Quant on pénétrait dans ce réduit, ce qui n'était pas facile, car le maître du logis se cachait avec un soin extrême, on y découvrait mille détails de luxe et de confort en contradiction avec la pauvreté qu'il affectait.

« — Vous avez donc vidé les silos d'Aboulkacem, dîmes-nous en riant à Balzac ?

« — Je suis plus pauvre que jamais, répondit-

il en prenant un air humble et papelard ; rien de tout cela n'est à moi ; j'ai meublé la maison pour un ami qu'on attend, je ne suis que le gardien et le portier de l'hôtel ! »

Sous une forme plaisante cette réponse disait la vérité, que Balzac n'était pas encore propriétaire. Il avait acheté la maison en 1846, *à crédit ;* il ne devait la payer qu'en octobre 1850 ; or, il mourut le 18 août et c'est sa veuve qui en acquitta le prix en septembre !

Ainsi, ce malheureux esclave de la Dette, par une ironique persévérance de son destin, n'était pas encore quitte envers elle à l'heure de sa mort, et son toit n'était pas payé.



Nos contemporains ont vu ou pu voir ce vieil hôtel de la rue Fortunée, devenue rue Balzac, isolé entre deux longs murs, n'offrant sur la rue qu'un pignon percé, au rez-de-chaussée, d'une porte bâtarde flanquée de deux œils-de-bœuf, et d'une fenêtre grillée, et dont la façade se développait sur une cour d'honneur dont la porte cochère était toujours soigneusement close. Du côté du faubourg du Roule, la propriété se terminait par une rotonde qui était la

chapelle Saint-Nicolas. Le bâtiment en lui-même était lourd, écrasé, tout en longueur, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages bas de plafond, sans luxe extérieur. Balzac n'avait fait de frais que pour la décoration intérieure.

Au fond, les communs et les écuries. Point de jardin, mais le voisinage agréable des veilles futaies d'un grand parc. Le puissant producteur, l'infatigable créateur des mille figures de la Comédie humaine eût pu, là enfin, dans le silence d'un quartier encore peu habité, continuer son œuvre ; mais quand il y entra, en février 1848, la maladie l'avait déjà touché, marqué au front, la sève productrice était tarie.

Sans doute il avait choisi ce quartier pour les raisons de tranquillité, les besoins de recueillement nécessaires à son travail. Peut-être aussi fut-il encore incliné à ce choix par une sorte d'intuition : il venait de passer sept années dans l'ancienne Folie de Bertin, à Passy, vibrante encore des galanteries du financier. Dans l'exaltation artificielle de ses nuits de travail autant que de rêve, il avait pu voir glisser des ombres gracieuses sous les feuillages de son jardinet et saisir au passage des souffles pareils à des murmures. Il devait être conduit à rechercher les mêmes évocations et des souvenirs de même nature en achetant dans le faubourg du Roule ce

qui restait de l'ancienne Folie du fastueux Beaujon...

En 1787, l'auteur du *Guide des amateurs et des étrangers voyageant à Paris* (Thierry), écrivait les lignes suivantes :

« Dans le corps de logis derrière cette chapelle (la chapelle Saint-Nicolas) sont de petits appartements galamment ornés. »

Ce logis et ces petits appartements étaient ceux que l'architecte Girardin avait construits pour Beaujon aux environs de 1760. C'est donc à peu près dans le même moment que de Julienne construisait à Passy : coïncidence amusante de la naissance de ces deux habitations où devait passer Honoré de Balzac !

Beaujon vieillissant, songeait à son salut : en 1780, il fit édifier la chapelle, cette chapelle dont Balzac devait être si fier un jour, au témoignage de Victor Hugo (1). En 1784, il fit élever, toujours par Girardin, l'hospice qui porte son nom.

Cependant Balzac ne prend pas possession tout de suite. Mme Hanska est venue passer quelques semaines à Paris. L'objet de ce voyage ne nous

(1) Il me disait aussi : « J'ai la maison de M. de Beaujon moins le jardin mais avec la tribune sur la petite église du coin de la rue ; j'ai là dans mon escalier une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clé et je suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au jardin. (Victor-Hugo : Choses vues).

est pas connu. Elle est descendue dans un petit hôtel que Balzac lui a loué dans le voisinage de la rue Basse. Est-ce enfin de mariage qu'il s'agit, après quinze ans de fiançailles ? Hélas ! il semble qu'un drame secret se soit joué à ce moment et qu'il faille interpréter ainsi cette phrase d'une lettre à Laure Surville : « Il faut une terrible énergie pour que la tête reste libre quand le cœur souffre tant ! »

Enfin, Mme de Hanska est retournée en Pologne. Elle n'est pas encore Mme de Balzac ; cependant elle est libre, veuve depuis cinq ans, et sa fille est mariée au comte Mnizech. Son infatigable prétendant ira la rejoindre, j'allais écrire la relancer jusque chez elle ! En octobre, le voilà installé à Wierszchownia, sinon en mari, du moins presque en maître, car il joue un peu au châtelain, mais il y est à plusieurs reprises immobilisé par la maladie qui doit l'emporter. Il rentre en France en février, quelques jours avant la Révolution, et quitte de nouveau Paris en septembre « pour bien longtemps », écrit-il à Mme Desbordes-Valmore. En effet, il ne reviendra qu'en mai 1850, marié depuis mars, et pour y mourir, le 18 août, dans sa maison de Monceau.

Pour en terminer avec cette maison de la rue Fortunée, disons que la veuve de Balzac conti-

nua de l'habiter jusqu'à sa mort (1880) concurremment avec son château de Villeneuve-Saint-Georges (1).

Mme Salomon de Rotschild, qui possède l'hôtel voisin, en devint acquéreur en 1880 et le laissa à l'abandon pendant quelques années. Presqu'en ruines, avec ses persiennes closes, il inspirait de mélancoliques souvenirs et quelques Balzaciens, parmi lesquels M. Paul Bourget, l'auraient voulu sauver (2), mais le prix du terrain a beaucoup augmenté dans le quartier Beaujon depuis 1846. Il eut fallu pour le racheter une grosse somme que les Balzaciens ne pouvaient fournir : l'hôtel fut démoli en 1890. Un artiste en a pris des photographies qui sont au Musée de Balzac. Quelques vestiges du mobilier, qui en attestent le luxe, ont été offerts au Musée Carnavalet par Mme de Rotschild. Les Balzaciens se consolèrent en se partageant une des pierres de l'édifice, dont ils firent des presse-papiers : M. Paul Bourget a fait don au Musée Balzac de celui qui lui échut. Une plaque commémorative désigne au passant la place occupée par la maison détruite ; la rue Fortunée a reçu

---

(1) Saccagé par les troupes allemandes en 1870, ce château est aujourd'hui la mairie de Villeneuve.

(2) Voir dans le *Figaro* du 28 Décembre 1888 un article signé Pauline Savari.

le nom de Rue Balzac, et la statue du grand écrivain a été érigée au carrefour le plus proche, en 1902, par la Société des Gens de Lettres. Un ingénieux marchand de vins-tabac du voisinage, qui était peut-être un ancien bachelier, a inscrit sur une enseigne ce nom glorieux : — A BALZAC — et l'auteur de ce livre n'a pu se défendre un jour d'exprimer la pensée que ce rapprochement lui inspirait en quelques vers ironiques dont la place est peut-être ici, comme conclusion d'une étude qui a trop souvent dû prendre le ton d'un procès-verbal.

LA GLOIRE !

Assis par tous les temps, stoïque, sur ce banc,
L'air d'un convalescent qui s'accroche à la vie,
L'homme de marbre songe et de son grand œil blanc
Fixe le coin de rue, en face... avec envie.

La foule, indifférente à sa triste effigie,
A choisi l'autre bord et, troupeau gémissant,
Répète incessamment l'amère comédie
Ecrite avec du feu et peinte avec du sang.

Ce sont les mêmes gens, quoiqu'autrement vêtus,
Et c'est toujours pour Lui la Comédie Humaine.
Mais, navré que pas un ne le connaisse plus,

De ceux-là qu'il a peints dans son œuvre hautaine,
Il songe : « Et c'est la gloire ! un bureau de tabac,
Avec ces mots fameux sur l'enseigne : A BALZAC ! »

CONCLUSION

D'autres écrivains, et des plus hauts, ont dit déjà la mort de Balzac, l'épouse absente à ce moment suprême, la mère seule à son chevet. On a dit ses funérailles sous la pluie battante ! Non, Balzac n'est pas un de ces hommes à qui tout sourit. Le repos même ne lui est pas assuré après sa mort, puisque les huissiers ont poursuivi jusqu'à son ombre dans cette maison de Passy où nous nous efforçons de le faire revivre.

Sa dernière demeure est au Père-Lachaise. Il est là, dans une promiscuité légale, près de la femme qui fut dix-sept ans sa fiancée, et trente ans sa veuve, mais si peu son épouse ! Que l'on nous permette donc d'aller chercher ailleurs son souvenir. Où serait-ce, sinon à Passy !

Imaginez Paris, le Paris de 1840, se limitant à la place de la Concorde — la campagne commençant aux Champs-Elysées — et suivez du

regard la ligne des coteaux ombragés qui s'élèvent le long de la rive droite du fleuve et où s'étagent de petites agglomérations : Chaillot, Passy, Auteuil, avec les coteaux de Meudon bornant l'horizon.

Là, dans une rue tranquille et bourgeoise, entre trois grands parcs aux feuillages touffus et discrets, une petite maison basse et blanche, aux volets vert d'eau, un jardin de curé, aux bordures de buis.

Un homme de courte taille, aux robustes épaules, au cou de taureau, vêtu, non de la robe du prêtre, mais du froc blanc des moines prêcheurs, les reins serrés par une cordelière, fait quelques pas dans ces allées, inspecte d'un œil épris des ceps qui promettent une ample récolte, puis rentre d'un pas résigné dans la maison blanche aux volets verts, s'assied devant une table où gisent, éparses, par terre aussi, des feuilles de papier, taquine sa plume, et se penche.

La main court, fiévreuse, le front se relève parfois, les lèvres s'agitent, des exclamations brèves s'en échappent ; parfois aussi les mains étreignent le crâne, désespérément, comme pour en extraire une pensée lente ou rebelle à se dégager ; — et la main noircit de nouveau les feuilles — et les feuilles noircies se répandent



Le Conservateur de la Maison de Balzac dans son cabinet



Le Quartier de Passy et la rue Basse au temps de Balzac
La Maison est située dans le bec-de-canard formé par la rue Basse
et la rue du Roc, et marquée par des hachures

sur la table, sur le sol ; c'est un flot, c'est une mer ! Et quand la plume se lasse ou que le cerveau s'engourdit, l'écrivain saisit, de sa main potelée de prélat, une petite cafetière constamment prête ; se verse quelques gouttes de la boisson fumante et parfumée, et réchauffé, regaillardi, repart.

Tout autour, c'est le silence, le recueillement ; à peine une lointaine rumeur de la grande ville voisine, ou, si c'est l'hiver, quelques coups de fusil qui éclatent dans la plaine de Grenelle où l'on chasse.

Ce qui se fait dans cette maison? M. de Balzac écrit *La Comédie Humaine.*

Qu'est-ce que la Comédie Humaine? Une œuvre étrange, prodigieuse, formidable miraculeuse et vraie, dont les personnages sont si vivants que vous croyez les voir, les sentir, les côtoyer, et qui, imaginaires, s'imposent à nous plus intensément que des êtres réels. Des aventures fantastiques, tout un monde grouillant, geignant, aimant, où s'entre-mêlent la furie des appétits et l'envolée des rêves ; le tableau le plus exact, le plus mouvementé qui puisse être, d'une société la plus hétérogène, la plus bouleversée, celle qui vient de sortir de la Révolution Française et des guerres de l'Empire. Et dans ce tableau, dans cette suite de fresques éclatantes

de bruit et de couleur, — à la fois histoire, légende, drame et comédie, rêve et réalité, les formules de la plus haute philosophie, celles qui résument en quelques mots la pensée et le geste de tous ces personnages divers, de ces êtres peints ou enfantés par le cerveau de l'écrivain génial, en un mot la raison d'être et les raisons du devenir de l'homme.

La Comédie Humaine a été ébauchée dans les solitudes du quartier de l'Observatoire (rue Cassini), continuée par à-coups et avec de fréquentes interruptions rue des Batailles, à Chaillot (1836-1838), parmi les constructions et les éboulements des Jardies (1838-1840), et quelques épisodes écrits à Saché, à Frapesle, en Pologne ; mais la partie la plus considérable, et comme masse, et comme inspiration, depuis *Ursule Mirouet* jusqu'au *Cousin Pons,* s'est élaborée à Passy, dans la petite maison de la rue Basse (1840-1848), encore aujourd'hui debout, intacte, conservée pieusement par une famille respectueuse du Passé, malgré les transformations de l'ancien village en un quartier de la grande ville luxueuse.

Et le petit jardin est toujours là, lui aussi, offrant chaque printemps sa gerbe de lilas et, dans le recueillement d'un coin de Passy qui n'a pas changé, on peut s'imaginer voir encore er-

rer, parmi ses charmilles, ses vignes et ses lilas, la puissante silhouette du moine blanc, ses épaules d'athlète qui portaient deux mondes, un monde de pensées, un monde de dettes.

Voilà pour aujourd'hui. Mais demain ? La pioche égalitaire, seule souveraineté qui survive à celles dont Balzac déplorait l'effacement et la désagrégation, va-t-elle égaliser le sol et jeter bas les vieux murs ? Oui, si la France intellectuelle n'intervient, si les hommes de pensée haute et de cœur vaillant ne s'unissent pour en assurer la conservation, en faire l'objet et le lieu d'un pèlerinage incessant des penseurs, des rêveurs, des poètes de tous pays.

Les murs sont tièdes encore de cette flamme qui s'est consumée elle-même en brûlant pour l'humanité. La grande famille des lettres, jeunes et vieux, poètes, historiens, romanciers, auteurs dramatiques, qui se chauffe à ce foyer, qui se nourrit de cette sève, qui même, si elle se révolte contre cette influence, en fait par là même la preuve, tous les littérateurs, les artistes, ne vont-ils pas se lever pour faire le geste qui convient à la conservation, à l'entretien de ce sanctuaire de la Pensée humaine, du génie crucifié, martyr de soi-même ? Et après tout, est-il nécessaire pour s'y intéresser d'être écrivain ou philosophe, ne suffit-il pas d'être français et

d'avoir souci de la gloire de la France, du patrimoine des splendeurs nationales?

Balzac a déjà trop longtemps attendu l'hommage qu'il mérite. L'indifférence à son égard devient, à l'heure qu'il est, presque une trahison.

Unissons-nous pour la Maison de Balzac !

C'est pour elle que j'ai écrit ces pages.

On conserve bien comme des souvenirs et à grands frais des murs qui n'ont d'autre mérite que d'avoir vu vivre des reines et des impératrices ; les Trianon et les Malmaison sont infiniment respectables, mais non pas eux seuls ! Les murs de la petite maison de Passy ont vu vivre et souffrir le Génie.

Sur une console de son salon, Balzac avait placé un buste de Napoléon avec cette légende : « Ce qu'il a commencé par le glaive, je l'achèverai par la plume ! ! » Quel est le sens de cette parole moins orgueilleuse qu'on ne le pense? Une autre phrase de Balzac nous l'explique : « Un beau livre écrit en français, dit-il, est une bataille gagnée par la France », et pour son compte il a gagné cinquante de ces batailles là.

Et comparons : l'épée de Napoléon n'a pas reculé les frontières de la France, la plume de Balzac a conquis le monde à l'influence du génie

français. Cependant nous ne demandons pour lui ni le Panthéon, ni les Invalides : l'Empereur des Lettres françaises a son tombeau dans notre cœur et son Panthéon est rue Raynouard !

ROYAUMONT.

COMMENT A ÉTÉ FONDÉE LA MAISON DE BALZAC

PAR

Jean-Pierre BARBIER

COMMENT A ÉTÉ FONDÉE LA MAISON DE BALZAC

M. de Royaumont présente dans ce volume le Musée qu'il a fondé à la gloire de Balzac. Permettez qu'à mon tour je vous présente le Conservateur-Fondateur de ce glorieux asile. Que je vous le présente... non, c'est fait, mais que par ces quelques lignes que j'oppose à sa modestie et qui suivent son précieux travail, je dise — sans prétendre faire d'ailleurs œuvre de panégyriste aveugle — uniquement et publiquement les déceptions qu'il a éprouvées, les mauvaises heures qu'il a vécues avant et même après avoir livré son œuvre, la plus belle et la plus promise à de hautes destinées, la Maison de Balzac, à la foule intellectuelle ; que je dise enfin ce qu'il a fait, ses luttes et la trop rare collaboration qu'il reçut des « Hommes du jour ». Et cela, afin que l'on sache mieux quand on ira

visiter ce Panthéon personnel, ce que nous devons tous à l'homme qui nous y accueille.

Par cette initiative M. de Royaumant aura eu l'incontestable mérite d'avoir fait mieux aimer l'auteur de la *Comédie Humaine* en le faisant mieux connaître.

Pour servir sa mémoire, il donna une intensité plus grande aux ouvrages publiés sur les œuvres et la vie de son Héros, en un mot, il ne se le faut pas dissimuler, il a remis « à la mode » Honoré de Balzac. C'est déjà un titre au remerciement public ! Car, quel est dans son genre le maître du roman moderne, quel est le maître d'où procèdent le Gautier de *Mademoiselle de Maupin*, Flaubert, Maupassant, Zola, Barbey d'Aurévilly, Becque, Dumas fils, et de nos jours Marcel Prévost, Paul Bourget et Octave Mirbeau, etc... ; quel est-il, sinon celui qu'on nous montre descendu de villageois illettrés, l'auteur de *la Comédie Humaine !*

Et voyez, depuis qu'on réveilla l'ombre Balzacienne en remuant sa Maison, les innombrables commentaires, les éditions incessantes de ses œuvres, depuis les éditions d'un sou jusqu'aux plus follement coûteuses, entendez tout ce bruit qui se fait autour de ce nom, jadis familier aux seuls esprits cultivés ! Cela est en partie l'œuvre

de M. de Royaumont et ce ne fut pas une tâche aisée.

Vous en allez juger. Jamais encore il ne l'a dit, mais il a bien voulu me confier quelques papiers que je reproduis partiellement ici ; c'est grâce à eux que je puis vous faire voir à l'œuvre ce « bénédictin laïque », comme l'a appelé un de nos confrères : Du bénédictin, en effet, il a la patience que rien ne décourage, et l'abnégation la plus rare, car en se consacrant à Balzac il s'est pour ainsi dire interdit de travailler pour lui-même. Le Conservateur de la Maison de Balzac n'a point d'émoluments et comme logement il a dans la maison ce qui fut la chambre de Louise Breugnol, la gouvernante. Cela dit pour achever de peindre cette figure mal connue.

O conservateurs des Louvre, des Versailles, des Fontainebleau et des Malmaisons, vous satisferiez vous d'une chambre sous les toits dans les palais que vous administrez ?



Parmi les pages que nous a laissées sur son illustre frère Mme Laure Surville, née Balzac, il en est une qui mérite d'attirer l'attention, et que je me plais à transcrire.

« — Je sombrerai, ma sœur !

« — Bah ! On ne sombre pas avec les œuvres que tu corriges !...

« — Tu as raison, de par Dieu !... ces livres-là font vivre ! D'ailleurs, l'aveugle hasard n'est-il pas là ?... Il peut protéger un Balzac aussi bien qu'un imbécile, et il n'est pas difficile même d'inventer ce hasard !... Qu'un de mes amis millionnaires (et j'en ai) ou qu'un banquier ne sachant que faire de son argent vienne me dire : Je connais votre immense talent et vos soucis, il vous faut telle somme pour être libre, acceptez-la sans crainte, vous vous acquitterez, votre plume vaut des millions.

« Il ne faut jamais que cela, ma chère !

« Ces gens-là dépensent tant en fantaisie !... Ma belle action est une fantaisie comme une autre et qui donne de la joie à toute heure !... C'est quelque chose de se dire : J'ai sauvé un Balzac !... L'humanité a par-ci, par-là de bons mouvements, et il y a des gens qui, sans être Anglais, sont capables de pareilles excentricités !... Moi, millionnaire ou banquier, je les aurais !... »

Lorsque l'on constate la froideur générale du public à l'égard de Balzac, il semble, à quatre-vingts ans de distance, que ce dialogue où se re-

trouve tout l'humour acerbe, ironique, amer même, de l'auteur des *Contes Drôlatiques*, n'a rien perdu de son actualité.

Cependant il est, dans ce Paris, un érudit bien connu du monde des lettres, balzacien aussi modeste que passionné, qui a fondé une œuvre généreuse, utile, que l'on ignore, ou que l'on feint d'ignorer et auquel on peut appliquer, à juste titre, ces paroles que Mme Laure Survilel met encore dans la bouche de son frère :

« — Cet homme comprit Balzac, lui prêta de l'argent sur son talent, le mena aux honneurs qu'il méritait. »

Vous connaissez l'œuvre : *La Maison de Balzac.*

Vous connaissez l'homme : M. de Royaumont.

Certes, il n'est ni millionnaire, ni banquier, mais grâce à des libéralités désintéressées, à une activité infatigable, à un dévouement inlassable, il a pu, jusqu'à ce jour, faire face aux difficultés d'ordre financier, comme à celles, non moins grandes, d'ordre moral, que lui a suscitées sa belle entreprise.

Je sais, *La Comédie Humaine* n'est pas une de ces œuvres, heureusement éphémères, qui sacrifient aux goûts de la foule, l'attirent, la fascinent, lui donnent le vertige à la façon d'un gouffre : par le vide ! elle s'adresse à cette mino-

rité bien pensante, qui lit pour s'instruire, capable de s'élever jusqu'aux sublimes hauteurs d'un génie, et dont il est honorable d'être.

Mais je sais aussi que si cette minorité était agissante, elle aurait tôt fait, et à tous égards, d'infuser dans cette foule qui menace de l'engloutir, la sûreté de son goût, la justesse de sa vue, l'inéluctabilité de ses opinions.

Hélas ! elle est inerte ; elle oublie que la gloire du présent n'est faite que de la gloire du passé ; elle n'a même plus cette religion du souvenir, qui est peut-être la plus idéale ; et des œuvres, comme celle de la Maison de Balzac, qu'elle devrait comprendre et soutenir, la laissent indifférente, quand elles ne la font pas sourire.

Aux envieux, aux jaloux, dont l'œil ne veut voir dans toute image que réclame et publicité, dont l'oreille ne veut entendre dans toute harmonie que la grosse caisse et les cymbales, je répète ; « c'est quelque chose de se dire : J'ai sauvé un Balzac !... » J'apprends que pour ce faire, les premiers secours sont venus (chose étrange et pénible à constater) des deux Amériques, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie, de l'Allemagne, que dans ce dernier pays même, il existe une Société de Balzaciens, ardente et prospère ; je leur dis enfin que la conserva-

tion de *La Maison de Balzac* est un devoir national qui reste à remplir.

En attendant que des voix plus autorisées que la mienne, s'élèvent pour prendre cette noble initiative, je prétends que tous les vrais Balzaciens de France doivent apporter de grand cœur leur pierre, c'est-à-dire leur tribut, dans l'édification du temple de souvenirs que M. de Royaumont veut élever à la mémoire de notre grand romancier, et dont il a déjà jeté de solides bases, avec *La Maison de Balzac.*

« Rappelez-vous, écrivait dernièrement M. Raymond Poincaré, dans *Paris-Revue*, qu'une dépense de cœur faite au profit d'autrui n'est jamais pour celui qui s'y décide une perte, mais un bénéfice ; qu'elle augmente chez lui la puissance de sentir et multiplie les ressources affectives et que plus on donne de soi, plus on peut donner. »

Que dire de cette généreuse pensée, appliquée à la gloire que mérite et qu'attend depuis trop longtemps déjà, le génial et immortel auteur de *La Comédie Humaine* ?

Et lorsqu'un jour, qui est proche, selon la prophétie de Victor Hugo, Balzac brillera « au-dessus de toutes ces nuées qui sont nos têtes, parmi les étoiles de la patrie, » au milieu de la foule ignorante qui criera : Vive Balzac ! com-

me elle crierait : Vive Machin ! quelle joie intime pour un lettré, un penseur, un patriote, de pouvoir entendre en son âme :

— « Enfin, c'est fait ! j'y ai été pour quelque chose ! »

*
* *

Le fondateur de la maison de Balzac, voudrait que son histoire commençât avec cette création qui résume sa vie dont elle est l'aboutissement. « Cette œuvre vaut mieux qu'un mauvais roman », dit-il, avec trop de modestie, car il en a écrit de bons, et (vieux journaliste) il est d'une génération où l'on exigeait encore de la presse une tenue littéraire que le journalisme d'information a tuée. Secrétaire de Tony Révillon à son début (1876) il était à bonne école, et c'est à ce maître qu'il doit son admiration exclusive de Balzac, qui se révèle en ses premières œuvres (1).

---

(1) Louis Etienne Baudier de Royaumont, né à Semur (Côte-d'Or) en 1854. Journaliste, a collaboré depuis 1875 aux principaux journaux parisiens. Directeur de journaux : a fondé et dirigé les premiers journaux français de Tunisie (1884) et en France : l'*Electeur de la Côte-d'Or* (Dijon 1880), le *Cri de Passy* (1898), la *Vigie Parisienne* (1907) etc... Auteur dramatique, a fait représenter *Divorce Impérial* (drame historique), *Au temps où les sources chantaient* (un acte en vers), *Retraites ouvrières* et *Tous journalistes* (2 actes en prose.

Romancier, a publié : *Chien et chat* et *Sacré Cosaque* (1895). Historien, a donné *La Conquête du Soleil* (1898) et *La Tunisie sous M. Cambon* (1886), *La Tunisie à l'Exposition de 1889* ; les *Mémoires de la tragédienne Agar* (1892). Plusieurs études sur *Honoré de Balzac*, etc.



La Maison où mourut Balzac, rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac)



Balzac sur son lit de mort, d'après le pastel d'Eugène Giraud
(Photographié par M. Ch. Léger)

M. de Royaumont (Photo H. Manuel) Madame Barbier

Lors de l'inauguration officielle du Musée, M. Surville de Balzac, le petit neveu du Maître, a raconté ceci :

« Il y a plusieurs années, M. de Royaumont cherchait un appartement dans le quartier de Passy. Il vit ce pavillon qu'occupait alors Mme Barbier, dont le père avait été le propriétaire de Balzac. Mme Barbier parla de l'illustre écrivain, dont elle a conservé pieusement le souvenir, et M. de Royaumont, qui publia à cette occasion une notice sur les logis de Balzac à Paris, se complut à entrer plus avant dans cette atmosphère balzacienne. Il aima le jardin où maintenant nous aimons tous à venir, et la vigne dont Balzac a cueilli les raisins.

« Il songea que les fidèles, les littérateurs et les artistes, les étrangers, les Anglais qui, après Shakespeare, ne voient plus qu'un colosse, Balzac, sachant que le grand homme a vécu et travaillé ici, n'attendant qu'un cercueil pour prix de ses efforts, seraient heureux qu'on leur permît de visiter ces lieux et, qu'empruntant tout au maître, même une dédicace qu'il adressa à Maria, l'on écrivit sur le mur, à l'entrée de cette demeure, au-dessous de l'inscription : « La Maison de Balzac » ces lignes qui appartiennent à l'œuvre de notre immortel écrivain national :

« Que votre nom, dont le souvenir est le plus bel ornement de ces chambres, soit ici comme une branche de buis bénit, prise on ne sait à quel arbre, mais certainement sanctifiée par la Religion et renouvelée, toujours verte, par des mains pieuses, pour protéger la maison. »

« Bientôt, M. de Royaumont n'hésita plus. Il loua à ses risques et périls le pavillon. Le 16 mai 1908 le musée fut ouvert (1).

« Ce jour-là, les murs étaient nus. L'émotion n'en fut que plus grande. On comprit que c'était déjà beaucoup d'avoir mis à la libre disposition des balzaciens la chambre à coucher, le cabinet de travail, la salle à manger où Mme Brignol, un peu plus que la servante de Molière, s'empressait avec une émotion contenue, à donner des soins au maître intellectuel qui tout en goûtant et en appréciant l'excellence des mets qu'on lui servait (Balzac était gourmet, sinon gourmand), ne s'arrêtait pas de penser à son dur et beau labeur. »

---

(1) Mais l'idée de M. de Royaumont remontait à vingt ans. On trouverait le récit de sa première visite à Mme Barbier dans un article du *Don Quichotte*, écrit en protestation contre les pioches profanes qui à ce moment-là jetaient bas les vieux murs de la Folie Baujon, rue Fortunée, où Balzac était venu mourir (5 avril 1890).

Il revient sur ce sujet dans un article plus étendu du *Parisien de Paris* (1897) dont il a été fait un tirage à part sous ce titre : *Balzac à Passy.*

Cette date du 16 mai 1908, M. de Royaumont en parle avec une émotion que l'on partagera dans le *Journal de la Maison de Balzac* qu'il a bien voulu me communiquer (1).

« Quelques lignes transmises aux journaux, écrit-il, annonçaient l'événement. Voici les termes de ce communiqué : « *Un groupe de balzaciens s'est assuré la jouissance de la maison située, 47 rue Raynouard, où Balzac vécut de 1840 à 1848, où il écrivit ses principaux et derniers chefs-d'œuvre, et se propose d'y instituer le Musée de Balzac. Il en prendra possession officiellement samedi* 16 *mai*, 109e *anniversaire de sa naissance, à* 3 *heures* 1/2.

« *Les groupements littéraires non avisés personnellement ainsi que les admirateurs du grand romancier, sont priés de considérer cet avis comme une invitation (Correspondance Havas).* »

« Comment allait-on répondre, qui allait répondre à cet avis ? Je connais trop l'esprit du public pour ignorer qu'un fait ne vaut à ses yeux que par la notoriété de ses promoteurs. Cet

---

(1) Ce journal n'est pas destiné à être publié intégralement du moins du vivant de l'auteur.

appel anonyme remuerait-il les foules ? Toucherait-il même les élites ?

« Hélas, je n'étais point qualifié pour une telle initiative ; trente personnes environ se trouvèrent réunies cet après-midi, dans la petite maison, trente, parmi lesquelles six ou huit de mes relations proches et personnelles, et une douzaine de journalistes dans l'exercice de leurs fonctions. J'avais respectueusement invité l'Académie française, dont Balzac n'était pas et la Société des Gens de lettres dont il fut même le fondateur (1). Ni l'une ni l'autre de ces doctes corporations ne se firent représenter. Seule la Société Historique d'Auteuil Passy avait délégué son secrétaire général, le docteur Chandebois.

« Ce ne fut pas une désillusion, je l'ai dit. J'avais passé ma matinée à supputer les chances d'une abstention générale du public. Peut-être serais-je seul — avec le fidèle Maillard — pour inaugurer le petit sanctuaire.

« Maillard, dont les illusions égalaient les miennes, avait obtenu du Maître Rodin, dont il a été le thuriféraire enthousiaste, la précieuse maquette d'un Balzac inédit, projet abandonné par la suite. J'avais de mon côté apporté une

---

(1) Balzac et la Société des gens de lettres, par L. de Royaumont Paris 1913.

petite lithographie du Balzac de Louis Boulanger. C'était le seul décor de la maison vide et nue, mais qu'emplissait pour nous l'ombre colossale.

» Serions-nous seuls à l'évoquer ? Peu à peu cependant les assistants arrivaient, et c'était pour eux tous, comme ce l'avait été pour moi vingt ans plus tôt, une révélation que la vue de ce logis discret, mystérieux, poétique, que venaient troubler un instant, mais avec respect, avec émotion, quelques fidèles d'une grande mémoire.

« Quelqu'un parmi nous, pouvait faire mieux que l'évoquer, pouvait se souvenir et en effet se souvenait. Cette vieille dame en noir, assise au milieu de nous, au visage si fin et si frais malgré ses quatre-vingt-deux ans d'âge, Mme veuve Barbier, la propriétaire de cet enclos prestigieux, n'a-t-elle pas vu, de ses yeux vu, dans sa prime jeunesse, le moine blanc mesurer à petits pas la longueur des allées, et, friand du sucre des fruits, cueillir l'abricot ou le chasselas en poursuivant quelque rêve prêt à se matérialiser en chef-d'œuvre sous sa plume !...

« Peu à peu les visiteurs ou les curieux étaient venus et quand nous fûmes environ trente personnes réunies sur la petite pelouse, devant la maisonnette, autour de Mme Barbier qui avait

voulu présider cette fête de famille, les paroles sacramentelles furent prononcées. M. Léon Maillard (1) rappela les épisodes de la vie de Balzac qui se rattachaient à cette demeure, je dis moi-même les circonstances qui m'avaient conduit à cette journée, et remerciai Mme Barbier qui y avait certes bien contribué, puisque la première elle avait le mérite d'avoir conservé intact le pavillon où nous venions chercher le souvenir de Balzac. Enfin, un de nos amis, M. Carle, artiste du théâtre de l'Odéon, lut avec autorité les pages magistrales dites par Victor Hugo sur la tombe de Balzac, le 20 août 1850.

« Les rites étaient accomplis. Ce coin obscur du coteau de Passy était désormais consacré à de nouvelles destinées. Sans clairons officiels, sans bannières, sans l'éclat des grands noms de la littérature, par la piété de quelques admirateurs fervents et modestes de son œuvre, Balzac entrait chez lui.

« Cette prise de possession était même beaucoup plus effective que nous ne le pensions, car dès le lendemain, à mon grand étonnement, je l'avoue, la Presse de Paris et de l'étranger la con-

(1) Qui était directeur du *Parisien de Paris* quand M. de Royaumont y donna son article sur *Balzac à Passy*.

sacrait par d'abondants comptes rendus. Notre modeste inauguration prenait l'importance d'un événement mondial. Et, sans doute était-ce cela ! »

———

II

Et voici le deuxième chapitre. Dix mois à peine sont écoulés, et soudain une nouvelle étrange, inouïe, presque scandaleuse, éclate, domine le fracas de la politique et des crimes quotidiens : un huissier vient de pratiquer une saisie à la Maison de Balzac ! Et c'est dans le *Journal* d'abord et puis dans tous les journaux de Paris, puis dans ceux des départements, enfin dans le monde entier, un cri de surprise et d'indignation.

Le souci de la vérité historique exige que nous donnions ici le texte même de l'information qui allait faire le tour du monde et, d'ailleurs, heureuse compensation, apprendre à l'Univers qu'il y avait à Paris une Maison de Balzac.

UNE SAISIE CHEZ BALZAC (1)

Ce malheureux Balzac : les huissiers le poursuivent même après sa mort. Une fois de plus,

(1) *Le Journal* du 7 avril 1909.

son mince mobilier vient de faire l'objet d'une saisie-gagerie.

« En effet, un de ses admirateurs, M. Baudier de Royaumont, désireux de faire pour Balzac ce qu'on a fait pour Victor Hugo, prit à loyer l'ancien pavillon de la rue Raynouard, où il a établi un musée de tous les objets ayant appartenu à l'auteur de la *Comédie Humaine.*

« Or, M. Baudier de Royaumont n'a pas payé le terme de janvier soit la somme de 875 francs. D'où poursuite de la part de sa propriétaire, Mme veuve Barbier, laquelle, âgée de quatre-vingts ans, est (détail curieux) la fille de l'ancienne propriétaire de Balzac.

« Est-ce cela qui explique son peu de confiance dans la valeur du mobilier de l'ex-locataire de sa mère ? Toujours est-il qu'ayant fait procéder à une saisie-gagerie de tout ce qui garnissait la maison de Balzac, elle a estimé sans valeur les souvenirs qui y sont enfermés, et partant insuffisants pour répondre du paiement des loyers, ce pourquoi elle demande l'expulsion de son locataire.

« A l'audience des référés du 31 mars dernier, le président du tribunal, saisi de la requête de Mme veuve Barbier, commit Me Albert Baitry, l'ancien syndic-président de la Chambre des

huissiers, à l'effet d'apprécier la valeur des objets garnissant la maison de Balzac.

« Me Albert Baitry a rempli sa mission en se transportant dans l'immeuble de la rue Raynouard, et voici les impressions... officielles de l'honorable officier ministériel, telles qu'elles résultent de son procès-verbal de constat :

« Ma mission, a-t-il écrit, consistait à apprécier la valeur du gage. Je n'ai pas trouvé dans les lieux des meubles meublants proprement dits, et cela pour deux raisons : la première, c'est que les lieux ne sont pas habités, et la seconde, c'est qu'il n'avait pas été convenu qu'ils le seraient, la location ayant été faite par M. Royaumont pour y organiser un musée en l'honneur de Balzac. Les lieux ne sont donc meublés que de souvenirs, et quelle en est la valeur ?

« S'il m'est facile de répondre sur le premier point, il m'est impossible de répondre sur le second. Si nous nous plaçons au point de vue d'une vente judiciaire, le tout peut être vendu 200 francs aussi bien que 2.000 francs et même plus d'après les amateurs de choses se rattachant au grand écrivain. Nous trouvons des statuettes, bustes en plâtre, eaux fortes, daguerréotypes, etc., représentant Balzac ; la collection complète de ses œuvres, une œuvre inédite : *l'Ecole des ménages*, et de nombreux ouvrages

sur Balzac. En fait de meubles ayant appartenu à cet écrivain, M. de Royaumont ne pouvait en réunir beaucoup ; ils doivent être excessivement rares, Balzac n'ayant jamais dû, pour des raisons spéciales, amasser une grande quantité de mobilier (1), nous ne trouvons guère comme souvenir, qu'un coffre à bois ancien, une table en vieux noyer, un fauteuil Louis XIII. »

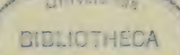
L'affaire était appelée le mois dernier à nouveau à l'audience des référés, mais cette fois pour ordonnance.

Après avoir pris connaissance du constat de Me Albert Baitry et ouï en ses observations M. Baudier de Royaumont, M. le juge Renckoff, qui présidait, a refusé d'ordonner l'expulsion du fondateur de la Maison de Balzac et lui a accordé terme et délai pour se libérer envers Mme veuve Barbier. »

« Ces poursuites, dit M. de Royaumont (2), cette saisie, cet arrêt, tout est exact ; il est seulement nécessaire que je rectifie un point important. La procédure avait été engagée non pas par la vénérable contemporaine de Balzac, Mme Barbier, qui s'en fie pour la gestion de ses biens

(1) Cette opinion est celle de l'huissier, bien entendu. Les faits la démentent. Balzac avait à Passy un riche mobilier et de nombreuses œuvres d'art (R.)

(2) *Journal de la Maison de Balzac.* Voir ~~une note précédente~~.



à un homme d'affaires, mais par celui-ci, lequel, n'ayant aucune confiance dans l'avenir de la conception chère aux Balzaciens, avait cru servir les intérêts de sa cliente en poursuivant l'expulsion d'un mauvais locataire. Dont acte.

Il servait d'ailleurs à merveille les intérêts de l'œuvre, car ces poursuites provoquèrent, comme on devait s'y attendre, une vive émotion dans le monde des lettres. On accourut. Quelques balzaciens se réunirent et étudièrent la situation (1). Comment sauver la maison de Balzac? Où trouver les ressources nécessaires à son entretien?

« Je disais : Il faut annuellement 3.500 fr. pour le loyer, 3.500 fr. pour l'entretien, la garde et l'accroissement des collections ; en tout 7.000 fr. La France, la littérature contemporaine si riche aujourd'hui (2) ne fera-t-elle pas cet effort? Une représentation de gala annuelle suffirait à produire ces sept mille francs.

« — Non, répondait le comité, nous ne pouvons nous astreindre à recommencer chaque année une campagne en faveur de Balzac ; nous lasserions l'opinion. Il faut envisager l'acquisition possible de la Maison.

---

(1) Voir *Le Figaro* du 10 mai 1909.
(2) Et ne le doit-elle pas en grande partie à Balzac lui-même, fondateur de la Société des gens de lettres ?

« Des négociations très sérieuses furent alors engagées par MM. Emile Fabre et Tancrède Martel, d'une part avec Mme Barbier, d'autre part avec les plus notoires écrivains contemporains. Il fut impossible de s'entendre et la conclusion de cette bienveillante et vaillante intervention se trouva définitivement négative.

« A la dernière réunion de ce Comité très provisoire, M. Emile Fabre formulait ainsi ses conclusions :

« — Nous rendons justice à votre belle initiative et aux efforts que vous avez faits jusqu'ici, mais nous croyons après enquête, le succès impossible. Sincèrement nous vous conseillons d'abandoner. Quant à nous, en tout cas, nous ne pouvons vous accompagner dans la poursuite d'un but inaccessible.

« — Soit, Messieurs, je resterai donc seul à défendre la maison de Balzac. Vous pouvez tous vous dégager. A moi seul cela n'est pas permis.

« Non, pas tout à fait seul, il est vrai ! M. Duhamel-Surville de Balzac, le petit-fils de Laure, se rangeait de mon côté pour continuer la lutte, et Mme Barbier elle-même, cette propriétaire que l'on aurait pu croire et que l'on représentait intraitable, consentait à allonger les délais accordés par M. le président Renckoff. L'un et l'autre étaient des témoins de mon travail

acharné. Comment aurait-ils pu douter qu'il aboutît? »

Cependant la société des Gens de Lettres allcuait *vingt-cinq francs*, à la Maison de Balzac; ; le Cercle de la Librairie *cinquante francs* et les libraires, dit-on?... Il en faudrait citer un, notoire, qui a généreusement offert 5 francs... Cinq francs par an... Quel prodigue ! » — Non, lecteur, cinq francs une fois donnés !

III

Ainsi donc la littérature se désintéresse d'une œuvre aussi hautement littéraire : les difficultés l'effraient. MM. Paul Bourget et Maurice Barrès demandent à être relevés de leurs fonctions de présidents. M. Jean Richepin n'est plus qu'un président honoraire (1), mais M. de Royaumont persiste et poursuit le recrutement des sincères, des vrais admirateurs de Balzac, et peu à peu sa liste s'allonge, mais à quel prix !

« Ce que ces premières adhésions représen-

(1) Le Comité fondateur réuni par M. de Royaumont en 1906 était ainsi composé :

MM. Paul BOURGET, de l'Académie Française, président.
Jean RICHEPIN, — — vice-président.
Maurice BARRES — — —
Paul MARMOTTAN, vice-président de la Société Historique de Passy et d'Auteuil.
Surville de BALZAC (petit-fils de Laure de Surville).
David d'ANGERS (Robert) fils du statuaire.
Catherine KOLB, née comtesse RZWUSKA (petite-nièce de Mme de Balzac).
L.-B. de ROYAUMONT, conservateur-administrateur.
Léon MAILLARD, secrétaire général.

Mme Kolb s'est retirée parce que ce groupe balzacien ne lui a pas paru assez respectueux de la mémoire de Mme Hanska !

M. David d'Angers, le fils du grand artiste, est décédé. On voit qui reste aujourd'hui du Comité initial !

tent d'efforts, écrit-il, de correspondances, de démarches personnelles, d'étages montés et descendus, de paroles dites, de mauvais compliments encaissés avec résignation, nul ne se le peut imaginer ! Mettons qu'en moyenne dix sollicitations aient donné une adhésion, c'est donc un millier de démarches environ que représente cette première liste d'environ cent noms.

« La correspondance conservée aux Archives de la Maison, dira, pour le plus grand nombre, avec quelle indifférence, parfois avec quelle dureté, ont accueilli mon idée des personnalités qualifiées pourtant pour la patronner et la soutenir ! Heureux encore m'estimé-je quand ces rebuffades injustifiables ne se produisaient pas dans la Presse. Mais je dois dire hautement ici que la Presse fut au contraire mon plus fervent soutien dans cette période de combat. Sa large bienveillance a contribué au succès. » (1)

La Presse ! grand mot, puissance formidable pour le bien et pour le mal ! Complétons ici la pensée de M. de Royaumont. La Presse ! ce ne sont pas les premiers ténors qui donnent de la voix dans cette circonstance. Il ne faut pas se compromettre pour une entreprise qui peut ne pas réussir ! Ainsi point ou peu de grands arti-

---

(1) *Journal de la Maison de Balzac*, déjà cité.

à Monsieur le Directeur du Figaro

D'après ce qui est verbalement convenu entre
nous, il demeure entendu que je suis engagé
à donner au journal le Figaro deux ouvrages
de ma composition intitulés la Haute Banque
et les artistes qui formeront au moins vingt-
cinq feuilles de la revue de Paris, si ces deux
ouvrages ne les atteignent pas j'ajouterais
un troisième ouvrage pour compléter [illegible]
les trois compositions seront d'apport [illegible]
le journal et se feront chez M. de Béthune
aux mêmes conditions que pour
la presse — Le journal ne commencera à publier
chacun de ces ouvrages qu'au moment où j'aurai
remis les trois quarts de chaque ouvrage en
bon à tirer — il est entendu que le journal ne
doit publier ces œuvres que dans le journal
et pour le service de ses abonnés, ou pour des
[illegible] d'abonnements, et pour le service des
collections anciennes complètes — il est bien
entendu que je rentrerai dans tous mes
droits de propriété un mois après la
publication du dernier article de chacun

Une lettre de Balzac au Directeur du « Figaro » relative a la

Des ouvrages [illegible] cinq mille francs
je vous donne quittance [illegible] plus qu'à un
[illegible]
[illegible] cent francs [illegible] cinq cents francs lors
des articles et quinze cents francs lors [illegible]
la remise [illegible]
dernier ouvrage
[illegible] vous mettre à même
[illegible] je m'engage [illegible] en avril prochain
de publier le premier ouvrage [illegible] mois [illegible]
[illegible]
Je vous prie d'agréer mes salutations [illegible]
[illegible]

12 novembre 1836

de Balzac

P.S. il est bien convenu que si César Birotteau devient disponible, il remplacera la Haute Banque, et pourra paraître en mars prochain, mais cette publication est soumise à l'agrément de M. de Girardin (quant à cette date) qui deviendra un engagement pour moi. — D. B.

de Balzac 13.

publication de « César Birotteau » dans ce journal (1836)

cles de maîtres (1), mais la jeunesse se prodigue : les jeunes poètes et romanciers, des maîtres de demain, cela est sûr, qui débutent par de laborieux reportages dans les grands quotidiens, ceux-là comprennent et partagent l'enthousiasme de M. de Royaumont ; ils viennent à Passy, ils visitent avec émotion le précieux reliquaire sur qui veille un apôtre irréductible ; son énergie les touche, ils suivent ses campagnes, les manifestations qu'il organise, ils guettent les incidents qui surgissent et par petites notes, par petits articles glissés de ci, de là, ils font à l'œuvre une publicité précieuse parce qu'elle est constante.

Pèlerinages au tombeau de Balzac, à la Maison des Jardies, conférences dans le Jardin de la rue Raynouard, tout est légitime sujet à l'information et à l'interview grâce auxquelles ces mots « *Maison de Balzac* » finissent par s'imposer à l'esprit public.

Et le mouvement gagne, s'élargit ; il semble que Balzac redevienne à la mode, les éditeurs s'agitent, les scoliastes se ruent sur les docu-

(1) Il est agréable de pouvoir citer de bienveillantes exceptions à ce qui fut une règle trop générale et notamment les beaux articles de MM. Henry Maret, Gustave Geffroy, Henri de Régnier, Georges Caïn, Lucien Alphonse Daudet, Félicien Pascal, Pierre-Gauthiez, Paul Margueritte.

ments inédits et les journaux, les Revues, accueillent leurs études.

Tout cela contribue à asseoir l'œuvre, à consolider les fondations...

Eh ! Eh ! prenez garde, M. de Royaumont ! Voici que de nouveau Balzac retrouve une clientèle et comme le nombre des lecteurs n'est pas infini, ce sera au détriment des contemporains. Je comprends que quelques-uns aient vu d'un mauvais œil votre propagande balzacienne ; ils craignaient à la fois la concurrence et la comparaison. J'en trouve aujourd'hui l'aveu non atténué dans cet *écho* d'un journal très littéraire.

« Nous pourrions citer, écrivaient les *Treize* il y a quelque temps, le cas d'écrivains qui ont constaté une baisse sensible de leur vente, à partir du moment où Balzac est tombé dans le domaine public ! »

Diable ! voilà qui est grave et qui explique bien des résistances !

Quoi qu'il en soit, avec l'appui des uns, malgré l'obstruction des autres, le fondateur de la Maison de Balzac a poursuivi sa tâche. La propriétaire a renouvelé ses délais et la Société des Amis de Balzac s'est reconstituée avec un autre président, M. Henry Maret. C'est le moment où un nouvel incident surgit, qui va attirer sur la Maison de Balzac les regards et les sympathies

populaires : l'Administration des contributions directes prétend percevoir l'impôt sur la Maison. Non seulement M. de Royaumont n'a pu encore obtenir de subvention de la Ville, ni de l'Etat, mais c'est à lui qu'on en réclame, et comme il résiste à cette prétention, un percepteur zélé envoie un huissier saisir encore une fois Balzac. *L'huissier chez Balzac !* On se rappelle le tapage que fit dans la Presse du monde entier cet épisode digne de *la Comédie Humaine*. Il fut tel que l'Administration comprit et désavoua courageusement son zélé représentant. C'était une reconnaissance officielle de la Maison de Balzac, c'était un premier succès pour M. de Royaumont.

D'autres suivirent. Le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts consent à consacrer par sa visite, le Musée, installé dans l'ermitage de Passy. Son adhésion entraîne celle des autorités municipales ; c'était l'Etat, c'était la Ville de Paris étendant leur main protectrice sur la nouvelle fondation. C'était l'entrée dans la vie légale, c'était le baptême civil : le poupon avait déjà deux ans !

Cette journée du 16 juillet 1910, comme celle du 18 mai 1908, c'est un des jours *fastes* de la Maison de Balzac.

A cette inauguration officielle, M. Edmond de

Haraucourt représentait le ministre des Beaux-Arts, MM. Bellan et d'Andigné, Gay, César Caire, le Conseil Municipal, M. Henri Galli, le Conseil général ; la famille de Balzac était représenté par M. Surville de Balzac et sa sœur Mme Pierre Carrier-Belleuse, sa fille et par M. Paul de Montzaizgle, petits neveux de l'Ecrivain, Mesdames Marcelle Géniat et Marie Leconte étaient déléguées par la Comédie Française. Mais la véritable présidente semblait être la vénérable contemporaine de Balzac, la propriétaire de la Maison, Mme Barbier elle-même, à laquelle M. Edmond Haraucourt adressait, au nom du gouvernement, ces paroles flatteuses. (1)

« Mme Barbier a compris que, au-dessus des « droits que confère aux particuliers la proprié- « té matérielle des choses, il existe des droits plus « sacrés, ceux que confère à tous la propriété « morale des souvenirs communs ; lorsque le « bien d'un seul est une religion pour le pays « ou pour l'humanité, il est souhaitable et né- « cessaire que les droits légaux de l'individu « s'inclinent devant les droits religieux de la « grande famille spirituelle. Mais cela est aisé à

(1) Une suite heureuse vient d'être donnée à ces félicitations : Mme Barbier a reçu, à la promotion de janvier, la décoration d'officier d'Académie.

« dire quand on est le passant qui bénéficiera
« du sacrifice, plus malaisé à concevoir lors-
« qu'on est le détenteur de qui l'abnégation est
« attendue. Mme Barbier, en consentant les sa-
« crifices que vous lui demandiez, a placé le res-
« pect d'une auguste mémoire plus haut que
« ses intérêts pécuniaires ; médiocrement for-
« tunée elle-même, elle vous a aidés de son
« avoir, autant que ses moyens l'ont permis, et
« si cette belle attitude mérite le public hom-
« mage de notre reconnaissance, elle vaut
« aussi qu'on la montre comme un exemple.
« En vérité, ce n'est pas moi qui préside ici,
« Madame, c'est vous. » (Applaudissements).

Devant la foule, amis de Balzac et personnages officiels, qui emplissait les salles de ce qui fut l'appartement du grand homme et rejaillissait jusque sur les plates-bandes du jardin baigné d'un soleil favorable, M. Henry Maret, le nouveau président de la Société, put saluer aux applaudissements de tous les Balzaciens l'homme éminent et l'homme d'énergie qui avait créé et pour ainsi dire imposé cette création à tous, aux indifférents comme aux convaincus, et même aux hostiles ! Son allocution, du plus pur atticisme, a sa place ici-même. Elle appartient à l'histoire de la Maison.

« Mesdames et Messieurs,

« Si je suis chargé de vous introduire dans « cette modeste demeure pleine des souvenirs « d'un grand homme, c'est un honneur qu'à « coup sûr je ne méritais pas, et qui revien- « drait bien plus tôt à notre ami M. de Royau- « mont, l'admirable organisateur, qui a mis tout « son zèle à réunir tous ces objets, et à qui « nous devons la conservation de cet asile, dé- « sormais sacré, qu'il a su prévenir de la pioche « des démolisseurs.

« Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que « celui qui est à l'honneur n'est pas celui qui « fut à la peine.

« Vous venez de visiter cette humble maison, « et je ne doute pas que vous n'ayiez tous fait « la même réflexion que je fis, quand il me fut « donné de la parcourir pour la première fois. « Vous avez dû, tout comme moi, songer à com- « parer ce pauvre ermitage aux appartements « somptueux qu'habitent aujourd'hui nos écri- « vains à succès ; et vous rappelant les immor- « telles créations de ce génie, vous vous êtes de- « mandé comment elles avaient pu naître dans « cette chambre d'étudiant et de rêveur.

« Balzac, vous le savez, vécut presque cons- « tamment dans la gêne. La petite porte qu'on « vous a montrée donnait sur un de ces escaliers

« dérobés, si fréquents dans les drames roman-
« tiques, mais qui ne lui servait, à lui, qu'à se
« soustraire par la fuite aux exigences de créan-
« ciers suspendus à sa sonnette.

« Tel est le sort réservé aux esprits vraiment
« supérieurs. Il a toujours été, et il est encore
« plus lucratif d'avoir le poing solide du nègre,
« qui vient de devenir millionnaire pour avoir
« aplati la figure de son concurrent. Ecrire le
« *Roi Lear* ou le *Père Goriot* est d'un moins bon
« rapport ; car Shakespeare, à qui Balzac est si
« naturellement comparable, se vit aussi préfé-
« rer par ses contemporains, les fameux com-
« bats d'ours, qui étaient le sport de son épo-
« que.

« Je laisse la parole à ceux qui, mieux que
« moi, sauront vous entretenir de l'illustre écri-
« vain ; et mon rôle d'introducteur sera ter-
« miné, lorsque je vous aurai remerciés d'être
« venus honorer cette grande mémoire. Nous
« comptons bien que les collections de ce petit
« musée se multiplieront grâce aux efforts dé-
« voués des nombreux admirateurs du maître
« puissant et que cet abri du génie deviendra
« un lieu de pèlerinage comme les Charmettes
« de Rousseau et l'appartement d'Hugo à la
« place Royale.

« Petite est cette maison, ainsi que fut la mai-

« son de Socrate. « Plût aux Dieux, disait le « philosophe, qu'elle fût pleine de véritables « amis. » Aujourd'hui, grâce à vous, le souhait « s'accomplit, car vous êtes les amis attendus. « Il est vrai que Balzac n'est plus là pour vous « recevoir ; mais n'est-ce pas encore là la desti- « née des grands hommes, mieux appréciés dans « la mort que dans la vie ? Ils sont semblables à « ces phares qui n'illuminent les espaces que « lorsque la nuit s'est faite autour d'eux. »

— —

IV

Voici enfin la dernière étape de cette glorieuse campagne, du 16 juillet 1910 au 7 mai 1913, c'est-à-dire au classement de la maison de Balzac au nombre des monuments historiques qui constituent le patrimoine intellectuel de la France.

Le 18 mars 1911, la Société des Amis de Balzac adresse au ministre des Beaux-Arts la pétition que voici :

« A Monsieur le Ministre
des Beaux-Arts.

« Monsieur le ministre,

« La Société des « Amis de Balzac » sollicite le classement comme monument historique de la maison sise, 24, rue Berton, et dépendant de l'immeuble situé 47, rue Raynouard, lequel, connu sous le nom de « Maison de Balzac », appartient à Mme veuve Barbier qui l'habite.

Nous ne croyons pas nécessaire de développer devant vous, Monsieur le Ministre, les raisons qui militent en faveur de ce classement. Si

la valeur artistique de la Maison de Balzac est nulle, ou tout au moins contestable, sa valeur historique qu'elle tient des souvenirs qu'elle évoque, de la grande Image de Balzac, est considérable. Paris doit conserver cette relique du passé, il le doit au Monde, il se le doit à soi-même.

« Or, si la maison de Balzac est aujourd'hui garantie contre les périls résultant des transformations du quartier et de l'évolution fatale des immeubles, par l'accord de la propriétaire et de la Société, cette garantie est précaire et en tout cas subordonnée à une transmission possible de la propriété en des mains moins respectueuses.

Son classement, par décision administrative, conjure tout péril et la place désormais sous la sauvegarde de la nation tout entière intéressée à sa conservation, et, nous pouvons ajouter que Mme veuve Barbier, propriétaire, ne mettra pas opposition à cette mesure protectrice.

« C'est pourquoi nous espérons qu'elle ne soulèvera nulle difficulté autre et que vous donnerez, en l'adoptant, satisfaction au vœu de notre Société et de l'opinion des lettrés dans le monde entier.

« Daignez agréer, Monsieur le Ministre, etc. »

*
* *

La réponse arriva le 17 août 1912, bien inattendue, dans ces termes :

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de vous informer que la commission des Monuments historiques, saisie du vœu que vous avez émis en faveur du classement de la maison de Balzac, a estimé que l'intérêt historique qui s'attachait au séjour de Balzac dans cet immeuble ne suffisait pas à justifier son inscription sur la liste des monuments historiques.

« Je regrette de ne pouvoir répondre au désir que vous m'aviez exprimé à cet égard, et vous prie d'agréer, Monsieur le Président, etc...

« Le Chef du Secrétaire particulier. »

La Commission des Monuments historiques avait donc mis dix-huit mois à étudier le dossier. Elle ne s'était même pas dérangée pour venir visiter la maison.

Aussitôt, M. de Royaumont saisit la Presse de l'incident.

Ses protestations véhémentes et justifiées, auxquelles tous les journaux firent écho, parviennent aux oreilles du Sous-Secrétaire d'Etat, M.

Léon Bérard, qui pensa que sans doute le jugement de la Commission avait été précipité... (une précipitation de dix-huit mois !) Il annonça son désir de voir la question revenir en discussion sous ses yeux. Il allait voir le fameux dossier, les pièces sur lesquelles la Commission avait jugé... Effarement des bureaux : il n'y avait rien dans le dossier, rien que la modeste pétition que l'on a pu lire plus haut !

Aussitôt on court rue Raynouard !

— M. de Royaumont, en hâte, donnez-nous quelque précision, quelques pièces à l'appui de votre demande de classement.

— Pourquoi faire... l'arrêt n'est-il pas rendu ?

— L'affaire revient en appel, devant le Ministre lui-même...

— Vous m'en direz tant !

Et le Conservateur fournit les renseignements utiles à sa cause.

Le lendemain, pièces en mains, M. Léon Bérard prenait devant la Commission, la défense de la Maison de Balzac et emportait sans peine par la seule puissance d'une âme émue plaidant une noble cause, un vote favorable au classement.

Le lecteur tirera lui-même la moralité de l'incident. Pour nous il clôt par un geste qui sera l'honneur de M. Léon Bérard, l'histoire de la

Maison de Balzac. Mme Barbier, sollicitée de donner son consentement, y consentit de bonne grâce, complétant, par cet accord bénévole, la libéralité dont elle a fait preuve constamment pour la reconstitution de cette Maison de Balzac : il sera juste de joindre son nom à celui de M. de Royaumont quand on évoquera cette petite page d'une grande histoire (1).

Le classement donc a été rendu définitif à la date du 7 mai 1913, mais il était officiel depuis la note communiquée à la presse par le ministre le jour même où la Commission avait émis son vote favorable, c'est-à-dire le 7 novembre 1912. C'est pourquoi le 26 novembre la Société des Amis de Balzac célébrait avec pompe cette consécration.

Voici en quels termes *Paris-Midi* fait le récit de cette belle fête :

« Au nombre de plus de trois cents, les amis et les « amies » de Balzac se sont réunis en des agapes fraternelles pour fêter le classement officiel de la maison de l'auteur de la *Comédie*

(1) Nous avons toujours nommé ici Mme veuve Barbier Grandemain ; il est plus exact de dire Mesdames Barbier, car à côté de la vénérable contemporaine de Balzac, nous avons toujours trouvé — d'une bienveillance égale — sa fille, Mlle Clotilde Barbier, à laquelle un hommage public doit être ici rendu.

humaine. Le banquet était présidé par M. J.-H. Rosny aîné, président d'honneur de la Société, assisté de MM. Camille Le Senne et Surville de Balzac, vice-président, de Royaumont, conservateur, et Gustave Itasse, administrateur délégué.

« A notre collaborateur Camille Le Senne revenait le soin de prendre la parole au nom du bureau de la Société pour remercier les pouvoirs publics et les principaux collaborateurs de l'œuvre. Il l'a fait dans ce toast chaleureusement applaudi :

« Rassurez-vous, je ne vous ferai pas de discours. Pas même une allocution. Un discours c'est triste. Une alloctution, ce n'est pas gai. Or, je suis très content de la tâche qu'on a bien voulu m'assigner. Je n'ai que des remerciements à répartir et je le fais avec allégresse.

« Je remercie d'abord et de tout cœur M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, dont l'opportune et vaillante intervention nous a enfin délivrés du plus affreux cauchemar, la crainte de voir la Maison de Balzac tomber sous la pioche des démolisseurs qui montent en bataillon serré à l'assaut de la rue Raynouard et de ses alentours. Grâce à lui, la Maison est classée ; elle se trouve sous la sauvegarde de l'Etat, à l'a-

bri des profanes et des vandales. Il a fait acte d'éminent administrateur et de grand lettré.

« Je remercie notre ami de Royaumont dont les efforts sont enfin récompensés et qui succomberait sous le poids de sa félicité, tant il est identifié avec l'œuvre commune, s'il avait le temps de penser à lui-même. Mais il ne l'a pas, il ne l'aura jamais, car il lui faudra défendre son bonheur. »

Ce dernier trait où s'accuse si finement l'humour tout parisien du spirituel et perspicace vice-président des Amis de Balzac, sera surtout apprécié de ceux qui, comme nous, assistent aux luttes quotidiennes que soutient encore M. de Royaumont.

*
* *

N'est-ce pas un petit roman que l'histoire de la création de ce Musée ? Si fait, et par là même que les personnages qui auraient pu s'en occuper avec fruit sont « plus agis qu'ils n'agissent » ainsi que le dit Brunetière, justement dans sa définition du roman de Balzac.

Puis comment eut-il fallu faire pour que quelque chose qui touche à Balzac ne fut pas romanesque? Sa vie même n'est-elle pas un inextricable et passionné roman? Toujours au bout de ses journées de labeur on trouvait l'huissier, la discussion, l'affaire enfin. Il a appelé ses

malheurs. — qui furent toujours d'argent — la « purée balzacienne : cette « purée » l'a, mort, encore poursuivi...

Voulant être le gardien de la mémoire de Balzac vous avez hérité, cher ami, de toutes les difficultés inhérentes à sa personne. Vous aussi avez lutté et, par une volonté peu ordinaire, vous êtes arrivé à cette dernière étape, au classement de la Maison, qui vous ôte au moins un souci. Maintenant vous ne craignez plus les Démolisseurs qui, sans mauvaise intention, auraient mis à néant l'asile de l' « halluciné qui a porté dans ses actions l'hallucination de sa pensée », aussi facilement qu'ils détruiraient un Louvre ou une Notre-Dame de Paris.

Un jour prochain, espérons-le, la maison deviendra la propriété de la Ville, sera incorporée dans le domaine municipal au même titre que la Maison de Victor Hugo.

Grâces vous soient rendues pour votre belle œuvre et je demande en terminant, à ceux qui me liront un peu moins de cette indifférnece que vous avez trop souvent rencontrée, afin que vous puissiez atteindre à une autre et suprême satisfaction, à la glorificatoin de ce génie hautain et superbe en sa chartreuse de Passy.

1er mars 1914.

JEAN-PIERRE BARBIER.



Médaillon de Balzac, par David d'Angers

MUSÉE BALZAC

CATALOGUE

MUSÉE BALZAC

CATALOGUE

ICONOGRAPHIE

1. Daguerréotype. Portrait de Balzac (1842) dit « Le Balzac aux bretelles » (provient de la succession de Louise Breugniol, qui le tenait de Balzac).

2. Agrandissement photographique du Daguerréotype (Don de M. Paul Nadar).

3. Crayon de David d'Angers, profil de Balzac, étude faite en 1842 comme préparation à son buste. Le dessin porte une dédicace à Laure Surville (Don de M. Laurent Surville de Balzac).

4. Portrait médaillon (plâtre) face (1843), David d'Angers.

5. Portrait médaillon profil (plâtre), 1843, David d'Angers.

6. Buste monumental (plâtre), 1844, David d'Angers.

7. Portrait, par Louis Boulanger (1844), photographie du tableau (Don de Mme Bashkirtsef).

8. Portrait, par L. Boulanger (1838), photographie de la toile qui figure au musée de Tours (Don de M. J. P. Barbier).

9. Portrait attribué à L. Boulanger, photographie d'une étude qui figure au musée Carnavalet (Don du Docteur Cabanès).

10. Portrait, par Antoine Court, photographie d'un pastel qui est au musée de Tours (Don de M. J. P. Barbier).

11. Portrait, photographie d'un pastel de Déveria. (Tiré du *Balzac imprimeur*, édition Feroud).

12. Portrait (eau-forte), par Bertall (1847).

13. Portrait, lithographie de Emile Lassalle (1841), tiré de la « Galerie des contes forains illustrés. »

14. Portrait (eau forte), par Hédouin.

15. Portrait, lithographie de Farcy (1843) (Don de la Société allemande des Amis de Balzac).

16. Portrait, lithographie de Julien (1839).

17. Portrait, lithographie extraite de l'*Illustration* de 1850.

18. Portrait lithographie tirée du journal *Le Voleur*. Sans date.

19. Portrait, lithographie par Adrien Norgeot (sans date, avec remarque).

20. Statuette, plâtre d'après le marbre de Puttinati (Milan 1837) Don de M. Gougy.

21. Balzac sur son lit de mort, lithographie d'un dessin de A. de Pinelli, figurant au musée Carnavalet comme œuvre de Eugène Giraud (pastel).

22. Balzac sur son lit de mort, d'après le pastel authentique d'Eugène Giraud qui est au musée de Besançon (photo. de M. Charles Léger.

23. Buste monumental, (plâtre d'après la terre cuite d'Emile Hébert (foyer de l'Odéon) (Don de la Maison Ollendorf).

24. Balzac, sous les traits d'un Sphinx, par Marquet de Vasselot, lithographie (1900).

25. Buste, terre cuite de Marquet de Vasselot, original du marbre qui est à la Comédie Française.

26. Statuette par Auguste Rodin, maquette inédite (Don de l'auteur).

27. Le Grand Balzac d'Auguste Rodin, affiche ayant figuré à l'Exposition de Prague (Don de M. Auguste Rodin 1902).

28. Eau forte, d'après le Balzac de Rodin, par Alexandre Duchemin (1909).

29. Portrait, par Chantalat, appartient à M. Sudot, (1900) (Prêt).

30. Statuette, par M. Bouillot (1908).

31. Portrait, buste plâtre de M. Bouillot.

32. Portrait, affiche litho de L. Laugier, exécutée pour l'édition de *La Renaissance du Livre*.

33. Portrait médaillon, plâtre par Mme Jeanne Itasse-Broquet (Don de l'auteur) le même, en marbre, a été scellé sur la façade de la maison, rue Raynouard.

34. Portrait, lithographie, par Charles Huard (Don de M. J. P. Barbier).

35. Balzac a sa table de travail (par Jeanniot) dessin original (Don de l'atueur).

36. Balzac, par Bertall (caricature).

37. Lithographie, d'après la statuette de Dantan.

38. Lithographie extraite de « Caricatures du jour » (1843).

39. Balzac et Alfred de Mussset caricature attribuée à Théophile Gautier.

40. LITHOGRAPHIE de Tony Johannot (groupe comprenant Balzac, Victor-Hugo, Eugène Sue, Alex. Dumas).

41. LITHOGRAPHIE, d'après une caricature de Granville (fragment de la « Course au clocher académique. »)

42. LITHOGRAPHIE, d'après un dessin de Granville : « Thé artistique assaisonné de Grands-hommes ». C'est une réception chez Mme E. Girardin.

43. BALZAC et ALEX. DUMAS fils, litho, d'après un dessin de Cham, publié par l'*Univers illustré*.

44. BALZAC SE DISPUTANT AVEC LA PRESSE, litho, d'après une caricature publiée dans la « Monographie de la Presse Parisienne ».

45. CARICATURE, par Benjamin Roubaud, litho d'après le *Panthéon charivarique*.

46. CARICATURE, par Gavarni (lithographie).

47. CARICATURE, par Etienne Carjat (lithographie).

48. CARICATURE, par Nadar (lithographie).

49. BALZAC ET LA COMTESSE DE HANSKA, lithographie, non signée.

50. La statue de Balzac, avenue Friedland, caricature de Kern, « chez le coiffeur » extrait du *Journal* (1912).

51. Balzac épicier, composition de Wély (*Je sais tout*, 1911).

52. Un Balzac japonais d'il y a 400 ans, litho, extraite de l'*Illustration*, 1911.

53. Un portrait de Balzac en moine, attribué à Decamps et publié dans le *Bulletin de l'Œuvre*, à Liège (1910).

54. Balzac et Musset. Caricature extraite de *Je dis tout* (1912).

55. L'Académie Française refusant l'hospitalité à Balzac, Hugo et Dumas, litho, d'après une caricature de Daumier.

56. Le Grand chemin de la postérité, composition de Roubaud (Benjamin) 1840. Balzac figure au milieu du groupe (Don de M. André Guillaume).

57. Zola saluant le buste de Balzac, litho d'après une caricature d'André Gill.

58. François-Bernard Balzac, père d'Honoré, d'après un portrait à l'huile (appartenant à M. Pierre Carrier Belleuse).

59. Laure Sallambier, mère de Balzac, d'après un pastel (id.)

60. Laure Surville (née Balzac) sœur d'Honoré (enfant) d'après une miniature appartenant à M. Surville de Balzac.

61. Laure Surville (née Balzac), plus âgée, d'après un portrait appartenant à M. Surville de Balzac.

62. Madame Eveline Hanska, d'après le portrait de Daffinger, avant son mariage (Collection de Lovenjoul).

63. Madame Hanska, veuve de Balzac, photographie d'un pastel de Jean Gigoux, appartenant à M. Lapret.

64. Madame de Berny. Portrait, lithographie d'après une eau forte de Lepère, tirée de *Balzac, imprimeur* de G. Hanotaux et G. Vicaire (édition Ferroud).

65. Portrait de Sophie Gay, lithographie.

66. Portrait de Delphine Gay (Madame de Girardin), litho.

67. Portrait de George Sand, litho.

68. Portrait de la Duchesse d'Abrantès, litho.

69. Portrait de Madame David d'Angers, litho.

70. Portrait de Théophile Gauthier, litho.

71. Portrait de Léon Gozlan, litho.

72. Portrait de Gérard de Nerval, litho.

73. Portrait de Arsène Houssaye, litho.

74. Portrait de Frédéric Lemaitre, litho.

75. Portrait de Frédéric Lemaitre, dans le rôle de Vautrin, litho.

76. Autre portrait de Frédéric Lemaitre dans le rôle de *Vautrin*, litho.

77. Portrait d'Alphonse Karr, litho.

78. Portrait d'Alex. Dumas père, litho.

79. Portrait de Victor Hugo, litho.

80. Portrait d'Emile Zola, gravure (don de Mme Alexandrine-Emile-Zola).

81. Portrait de M. de Spœlberch de Lovenjoul (don de M. Eugène Gilbert).

82. Portrait du sculpteur David d'Angers, eau forte.

83. Portrait de Gavarni, litho.

84. Portrait de Daumier.

85. Portrait d'Henri Monnier.

86. Portrait de Madame veuve Barbier-Grandemain, propriétaire de la maison de Passy. Photo prise le jour de l'inauguration.

87. Maison natale de Balzac, à Tours, gravure.

88-98. Lycée de Vendome, diverses photos.

99. Une vue de la chapelle du Lycée, eau forte (don de M. Pierre Plessis).

100. Demeure de la famille Balzac, rue du Temple.

101. Vues de Villeparisis, diverses gravures.

102. Vue de l'imprimerie Balzac, rue Visconti.

103. Maison de Balzac, rue Cassini, litho.

104. Vues des Jardies, état actuel, gravures.

105-120. Vues diverses de la Maison de Passy, photos.

121-128 Maison de la rue Fortunée (maison mortuaire), photos de M. Cury.

129. La Maison de la rue Tournefort (la pension Vauquer du *Père Goriot*), aquarelle de Mme Manchon Duchesne.

130. Le Chateau de Valesne, (*contes drôlatiques.*

131. La Maison de Julienne, rue Raynouard.

132. La Chambre de Balzac, a Saché, photo de M. Roux.

133. Le Chateau de Clochegourde (*le Lys dans la vallée*), photo de M. Roux.

134. Une Cheminée monumentale dans le château de Clochegourde, photo de M. Roux.

134 *bis*. Angoulême au temps de Balzac, gravure (don de M. André Fouqueure.

135 Le Chateau de Pohercbyszce, où naquit Mme Hanska, gravure (don de Mme Catherine Kolb).

136. Chateau de Wirzchownia (Résidence de Mme Hanska).

137. Tombeau de Balzac au Père-Lachaise.

138. Le même, un jour de commémoration.

139. Vues de Saché et de la Vallée de l'Indre.

140. La Grenadière.

141. Frappesle (Maison de Mme Carraud à Issoudun), litho ancienne (don de M. Gaston Carraud).

142. Une autre Vue de Frappesle en l'état actuel, gravure.

143. La statue monumentale, par Fournier, à Tours (Gravure).

144. La statue monumentale, par Falguière, à Paris (gravure).

145. Projet de monument, par Chapu (photo).

146. Projet de monument, par Rodin (photo).

147. MONUMENT FUNÈBRE, par David d'Angers.

148. PROJET DE MONUMENT, par Marquet de Vasselot (photo).

149-150-151. 3 PANNEAUX PLATRE, *La Comédie Humaine*, par Vasselot.

De 152 à 272. SÉRIE DES ILLUSTRATIONS de la *Comédie Humaine*, (120 gravures extraites de l'édition Houssiaux).

273-274. DEUX PLANCHES LITHO du *Colonel Chabert* (originaux tirés de l'*Artiste*.

275. UNE PLANCHE LITHO de la *Peau de Chagrin*, original tiré de l'*Artiste*.

276. UNE PLANCHE LITHO, *La Cousine Bette* et *Mémoires de deux jeunes mariés*, originaux tirés de l'*Artiste*.

277. UN CADRE ILLUSTRATIONS du *Colonel Chabert*, de l'édition Carteret (eaux fortes don de l'Editeur).

278. UN CADRE ILLUSTRATIONS de *La Vendetta*, édition Ferroud (Don de l'éditeur).

279. UN CADRE ILLUSTRATIONS des *Proscrits*, édit. Ferroud (don de l'éditeur).

280. UN CADRE ILLUSTRATIONS de la *Belle Impéria*, édit. Conard (Don de l'éditeur).

281. Un cadre illustrations des *Joyeusetés du Roy Louis le onzième*, édit. Conard (don l'éditeur).

282. Un cadre illustrations, prospectus de l'édit. Conard.

283-293. Illustrations du *Cousin Pons*, (série des) édition Gedalge (bois), (don de l'éditeur).

293-303. Série des illustrations de *Pierrette*, édit. Gédalge (Don de l'édit.) bois.

303-313. Suite des eaux fortes de *Une ténébreuse affaire*, édit. Carteret (Don de l'éditeur).

313-323. Suite des illustrations de *La Femme de trente ans*, eaux-fortes, édit. Carteret (Don de l'éditeur).

323-328. Illustrations de l'édition populaire Henri Fabre (bois).

328-332. Illustrations de la *Comédie Humaine*, édit. du *Bon-Journal*.

333. Affiche-cinéma d'après *Ferragus*.

334. Affiche-cinéma. d'après *La Peau de Chagrin*.

335. Affiche-cinéma, d'après *César Birotteau.*

336. Affiche-cinéma, d'après *Le Colonel Chabert.*

337-344. Série d'illustrations en couleur tirées des *Scènes de la Vie militaire* de l'édition Jules Lamarre (don de l'éditeur).

345. Illustrations de la *Vie Heureuse* pour la représentation du 12 novembre 1908.

346-358. Illustrations des couvertures de l'édition Flammarion.

359-362. Illustrations des couvertures de l'édition Pierre Laffitte.

363. Un acte de *César Birotteau* au théâtre Antoine (photo).

364. Un acte de *Mercadet,* au Théâtre Français (gravure).

365. Un acte de *La Brebis Perdue,* au Théâtre Français.

366. Un acte de *Un épisode sous la Terreur,* au Théâtre Mévisto.

367. Un acte de l'*Auberge Rouge,* au Théâtre Antoine.

368. Un acte de *La Cousine Bette*, au Vaudeville.

369. Une scène de *Eugènie Grandet*, au Théâtre de Tours.

370. Une scène du *Colonel Chabert*, à l'Ambigu.

371. Une scène du *Père Goriot*, au Théâtre Antoine.

372. Portrait de M. Gémier dans *César Birotteau*, tiré de *Comédia Illustré*.

373. Portrait de Gémier dans *La Rabouilleuse* (photo).

374. Portrait de Got, dans *Mercadet* (photo).

375. Portrait de de Féraudy, dans *Mercadet* (photo).

376. Illustration de la *Fille aux yeux d'or*, édit. Rouff.

377-378. Illustrations de *La Brebis Perdue*.

379-380. Illustrations du *Lys dans la vallée*, tirées de l'édition Michaux (dessin de Widhopf).

381. Une autre gravure d'après un dessin du même.

382. Dessin original de Widhopf *Le lys dans la Vallée.*

383. Dessin original de Widhopf. (Gambara).

384. Vue de la maison de Balzac, rue Berton. Peinture à l'huile de Mlle Lucienne Boulanger (Don de l'auteur).

385. La porte de la maison, rue Berton, litho de M. Paul Larivière (don de l'auteur).

386. Eau forte de Braquemont, représentant la pomme d'une canne ciselée par Froment Meurice pour le comte Georges Mnisech, à qui Balzac l'avait donnée.

387. Table de travail ayant servi à Balzac toute sa vie (table Henri II vieux noyer).

388. Grand fauteuil Louis xiii en tapisserie provenant du mobilier personnel de Balzac.

389. Coffre vieux-chêne (12[e] siècle, même provenance).

390. Cafetière-veilleuse, en porcelaine aux armes de Balzac, provenant de la succession de Mme Louise Breugniol.

391. Surmoulage plâtre de la main de Balzac.

392. Un autre surmoulage en bronze.

393. Presse-papier formé d'un morceau de marbre provenant de la maison de la rue Fortunée (Don de M. Paul Bourget).

394. Plan de la rue des Batailles vers 1827 (Don de M. François, géomètre principal de la ville de Paris).

395. Plan des abords de la Maison de Balzac vers 1846 (Don de M. François).

396. Plan des alignements de la rue Raynouard (don de M. François).

397. Plan de la Maison de Balzac.

398. Plan de Passy (extrait du plan de Paris, par Roussel de 1731).

399. Plan du domaine de Saché (Don de M. Couratin.

400. Une page de l'album appelé le *Garde-manger* de Balzac (fac-simile).

401. Vue de la Maison de Balzac sur la rue Berton, eau-forte en couleur de Henry Jourdain (don de l'auteur).

402. *Vue* de la Poudrière d'Angoulême, où Balzac écrivit une partie des *Illusions Perdues*, dessin à la plume de M. André Fouqueure (don de l'auteur).

403. Photographie d'un portefeuille de Balzac avec son portrait, offert par M. Jean-Pierre Barbier à qui appartiennent les originaux.

404. Photographie d'une canne de Balzac donnée par Mme Eve de Balzac au docteur Nacquart.

(Photo offerte par Mme la baronne de Fontenay, fille du docteur).

405. Encrier ayant la forme d'un cadenas (en cuivre) (Don de M. Alphonse Camille).

406. Nécesaire à écrire donné par Balzac à Anna Hanska (comtesse Mnizech) et donné par celle-ci à Hyacinthe Loyson (ex-père Hyacinthe), offert au musée par M. Paul Hyacinthe Loyson.

407. Un gilet de nuit (coton blanc) offert par Mme Joseph Robert, d'Angers.

408. Un corsage tiré d'une robe de chambre de Balzac par Mme Surville (don de M. Surville de Balzac).

*
* *

LIVRES, MANUSCRITS, AUTOGRAPHES, etc...

Série de pièces autographes de Honoré de Balzac, de Balzac le père, de Mme Eve de Balzac, etc...

Série de pièces documentaires (pièces d'état-civil, faire-part, contrats, etc...)

Livres sortis de l'imprimerie Balzac-et-Barbier, rue des Marais-St-Germain.

Bibliothèque, éditions diverses des œuvres de Balzac.

*
* *

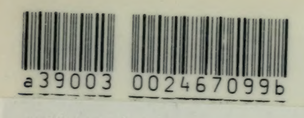
La bibliographie fera l'objet d'un catalogue spécial.

Arrêté sauf erreur et omission. Ce 1er mars 1914.

ROYAUMONT.



Limoges, Imprimerie Commerciale PERRETTE


CE

a39003 002467099b